

Héritage culturel des Métis du Labrador central

Métis Cultural Heritage in Central Labrador

Yves Labrèche and John C. Kennedy

Volume 37, Number 2-3, 2007

Métissitude

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081639ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081639ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrèche, Y. & Kennedy, J. (2007). Héritage culturel des Métis du Labrador central. *Recherches amérindiennes au Québec*, 37(2-3), 43–60.
<https://doi.org/10.7202/1081639ar>

Article abstract

Published sources, unpublished reports, excerpts from the oral tradition as well as archival documents are used to depict selected aspects of interethnic relations and the history of Labrador Métis communities. Composed of individuals having both European and Aboriginal ancestors, these Métis communities developed on the coast as well as in the hinterland. Following a brief historical overview of land use and occupancy as well as population figures by ethnic groups, terms and labels used in historical documents to identify Labrador groups of mixed ancestry will be explained. The following sections will deal more specifically with the central Labrador region including the Melville Lake area and the Churchill River watershed where the continuity in land use and occupancy is demonstrated through an examination of family names present in inventories from different historical periods and based on independent data sources. Finally, material, linguistic as well as symbolic traits are used to define a Métis society and/or culture distinct from its European and Aboriginal predecessors but from which it originated.



Héritage culturel des Métis du Labrador central

Yves Labrèche

Collège
universitaire de
Saint-Boniface,
Winnipeg
et

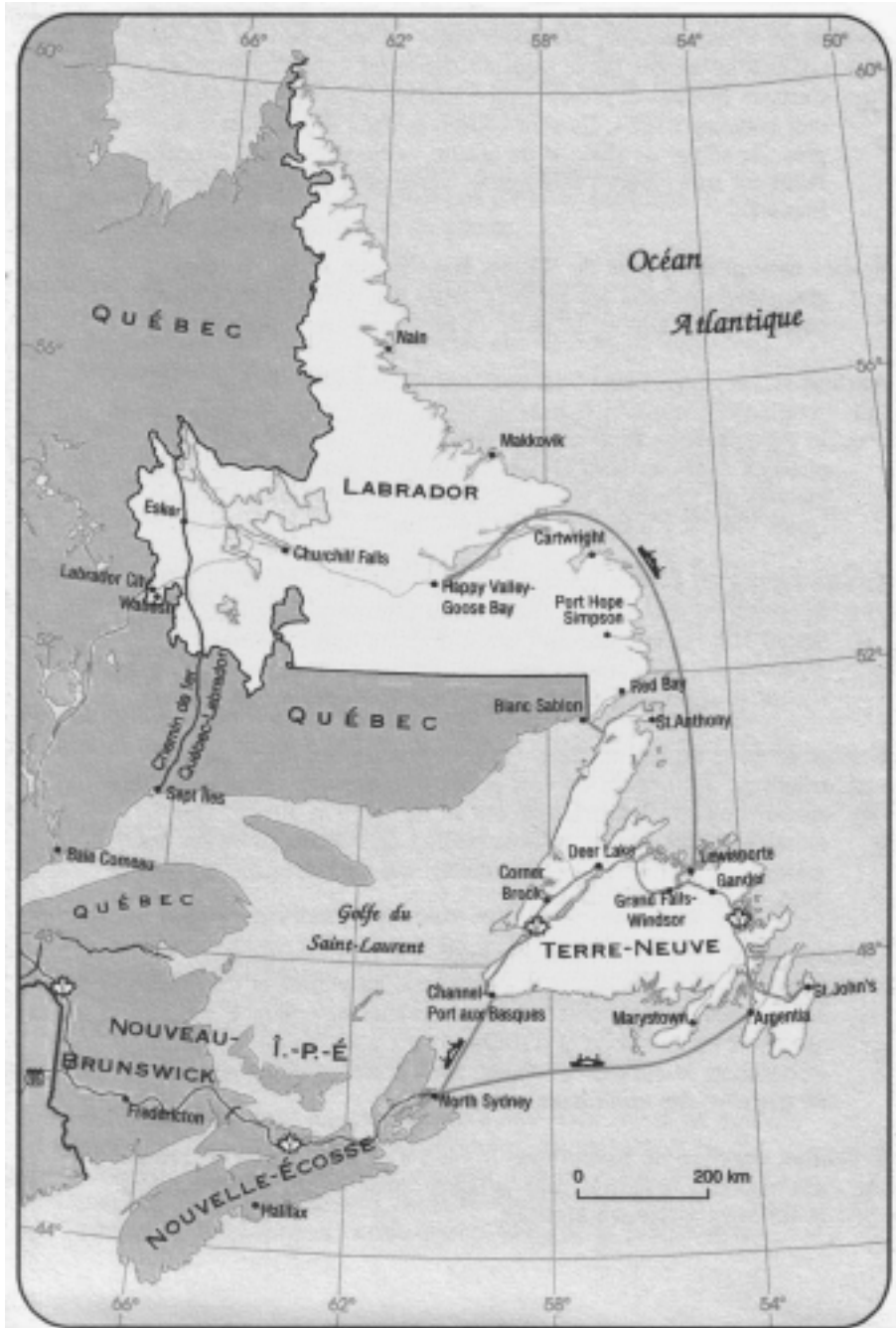
**John C.
Kennedy**

North River,
Nouvelle-Écosse

VIVANT DANS LES MARGES de l'écoumène humain et à l'écart des grands centres de décision, les groupes autochtones et métis du Labrador sont particulièrement vulnérables. Leur langue et leurs coutumes subissent une érosion importante due à l'industrialisation massive et à la mondialisation de l'économie. Mais paradoxalement, les projets de développement minier, d'aménagement hydro-électrique ou de construction d'autoroutes ont fourni l'occasion de contribuer à des recherches sur l'histoire de l'utilisation des terres et des ressources dans le contexte d'études d'impact, avant la mise en chantier de ces projets (IEDE/JW 2000 ; Stopp 2002a). L'importance de ces recherches pour la sauvegarde de l'héritage culturel des Inuits, des Innus et des Métis ne saurait être sous-estimée. Nos travaux se relient à ces études d'anthropologie et d'archéologie appliquées, mais s'en distinguent également puisque que nous avons également fouillé les archives et analysé des données colligées dans des contextes de recherche variés¹ : milieu universitaire, contrats pour des organismes autochtones ou ministères et recherches indépendantes menées par les Métis eux-mêmes ou par des auteurs sympathisants (TD 1975-2006). Nous avons tenté de répondre à des questions touchant le peuplement humain, l'amalgame ou le métissage culturel, l'origine, le développement et l'affirmation progressive de cultures distinctes sur la côte du Labrador et dans l'arrière-pays.

Cet article porte sur l'ethnohistoire des Métis, c'est-à-dire des descendants

d'unions entre individus d'origines autochtone et allochtone. Même en milieu nordique, les communautés autochtones vivent depuis déjà quelques siècles au contact des Européens qui n'étaient à l'origine que d'occasionnels visiteurs, explorateurs, commerçants, missionnaires ou pêcheurs ne faisant que passer (Trudel 2001). Nous proposons dans les lignes qui suivent une brève synthèse des interactions entre groupes autochtones, européens et communautés métissées au cours de la période avant l'industrialisation rapide qui s'est produite au Labrador central à partir de 1941, date du début de la construction d'une base militaire à Goose Bay, au cœur de la région d'étude. Au besoin, le cadre géographique se trouvera élargi pour englober les régions adjacentes du Labrador afin de situer les données locales ou d'en comprendre le sens lorsqu'elles comportent des lacunes. Malgré cet accent sur les éléments matériels, linguistiques et symboliques témoignant du métissage culturel au cours de la période dite « traditionnelle » mais déjà marquée par un frottement inter-ethnique important, nous ferons également référence à l'époque plus récente pour tenter de jauger la transmission de l'identité en examinant notamment les noms de famille et le mode d'appropriation des terres, des savoirs techniques et des ressources. Il s'agit d'un texte introductif devant permettre aux lecteurs de langue française de prendre connaissance, pratiquement pour la première fois dans leur langue, d'un groupe



Carte du Labrador et de l'Est du pays
 (Source : *Guide géo-touristique de Terre-Neuve et du Labrador. Canada et Province de Terre-Neuve, 1994*)

ethnique du Labrador central à l'identité composée et demeuré dans l'ombre jusqu'à une époque toute récente.

BREF SURVOL DE LA LITTÉRATURE

Les sources écrites utilisées dans cette reconstruction historique demeurent incomplètes, mais le fait de croiser des données de nature variée provenant de différentes sources analysées selon les méthodes appropriées permet de produire une image plus réaliste de l'héritage culturel et identitaire des

Métis. Cette analyse demeure cependant limitée par le fait qu'il s'agit d'un travail réalisé principalement à partir de sources écrites et que peu de données de la tradition orale sont mises à contribution. Des données d'entrevues réalisées au Labrador en 2006 seront cependant prises en considération à une étape ultérieure de la recherche.

Ce numéro thématique de la revue *Recherches amérindiennes au Québec (RAQ)* représente le premier collectif d'articles sur les Métis depuis celui de 1982, qui portait à la fois sur les Métis et sur les Indiens sans statut. Il était peut-être difficile à cette époque de distinguer les deux groupes puisque les regroupements politiques les réunissaient sous de mêmes bannières (Gendron 1982a, 1982b ; Sarazzin 1982). Sauf quelques exceptions, comme cet article de Shirleen Smith (1993) sur les Denes et les Métis de l'Ouest, ou encore celui de Christiane Montpetit (1993) sur les autochtones et les Métis de Val-d'Or d'origine algonquienne, l'essentiel de ce qui a été présenté dans *RAQ* sur les Métis depuis 1982 consiste en comptes rendus (Martin 2001), chroniques juridiques et autres brèves notes de recherche ou communiqués de presse, mais peu d'articles de fond sur les Métis (Martin et Capitaine 2005). En cela, on pourrait dire que, à part quelques exceptions (Bouchard 2005 ; Rousseau 2006), les études sur les Métis et le métissage dans l'est du pays, peut-être encore plus que dans l'Ouest, n'en sont qu'à leurs débuts (Gagnon 2006 : 313). Mais comme nous allons le voir en examinant les données relatives au Labrador, de nombreux documents dont l'objet principal ne se relie pas directement à la question des Métis ou du métissage peuvent s'avérer utiles pour dépeindre la formation de communautés métisses et distinctes.

Les données sur le Labrador sont relativement riches, mais les termes utilisés pour désigner les Métis ont varié, et jusqu'à tout récemment, il fallait chercher sous la rubrique « *Settlers* » pour dénicher des documents ou fragments permettant de construire une histoire des Métis. Les chercheurs qui se sont intéressés directement à la thématique du métissage sont peu nombreux, et c'est souvent dans le contexte des interactions avec les Inuits ou avec les autres groupes ethniques ou encore lorsqu'ils ont été décrits par opposition à ceux-ci que les Métis sont caractérisés².

D'autres études portant sur des espaces ou des périodes plus vastes contiennent également des éléments utiles à la compréhension du mode d'utilisation des terres et des

ressources : la thèse de l'archéologue Fitzhugh (1972) et la synthèse monumentale du géographe Tanner (1944)³. Dans des ouvrages sur les autochtones, certains auteurs font occasionnellement référence au métissage, aux rapports interethniques ou encore au mode de vie des *settlers*⁴.

Autrement, les publications en français sur les Métis ou les populations inuites métissées du Labrador sont extrêmement rares. Notons toutefois l'article de Kennedy (1981), traduit de l'anglais et publié dans un numéro thématique de la revue *Anthropologie et Sociétés* qui portait sur les sociétés de pêcheurs, ainsi que les articles d'Auger et Clermont (1980), de Clermont (1980), Dorais (1980) et Trudel (1980) publiés dans un dossier de la revue *Études/Inuit/Studies* sur les Inuits du Québec-Labrador méridional et qui contiennent des éléments relatifs au métissage biologique, culturel et linguistique. En ce sens, le présent article vise à combler une petite partie d'un gouffre immense, mais bien sûr, il faudra compléter par des recherches supplémentaires puisque nous ne proposons ici qu'une brève introduction au problème de caractérisation des traits culturels propres aux communautés métisses du Labrador central. Ce problème est difficile à cerner à plusieurs points de vue, non seulement parce que les sources traitant de ce sujet sont limitées, mais aussi parce que les processus culturels complexes tel que l'adaptation, la diffusion, l'acculturation et l'assimilation peuvent produire des frontières relativement floues entre les cultures en présence. Ces limites, facilement perçues par les membres des cultures participantes, demeurent difficiles à saisir à partir d'une lecture externe (Clapier-Valladon et Mannoni 1991 ; Klineberg 1991 ; Havard 2003 ; Peterson et Brown 1985 ; Turgeon 2003), d'où l'importance d'utiliser une lentille ethnographique et de considérer également le point de vue interne, celui des acteurs sociaux (Laplantine et Nouss 1997).

Enfin, il ne sera pas question de nous égarer ici dans une évaluation des mérites ou limites des documents théoriques à caractère général et des communications sur la thématique du métissage. Par ailleurs, les problématiques telles que le syncrétisme religieux ou le métissage des imaginaires dépassent largement le cadre de cet exposé descriptif qui vise principalement à fournir des éléments pouvant servir à établir ou confirmer l'ethnogenèse de sociétés métisses distinctes au Labrador central.

PEUPEMENT ET APPROPRIATION HISTORIQUE

DU TERRITOIRE ET DES RESSOURCES

Le Labrador est une immense région aux limites changeantes qui ne se sont fixées qu'au cours de l'histoire contemporaine à la suite de tensions politiques entre le Canada, le Québec et Terre-Neuve liées à des désaccords relatifs à la frontière du Labrador, le point culminant se situant vers 1925, juste avant que le Comité judiciaire du Conseil privé, la plus haute cour d'appel de l'empire britannique, ne tranche en faveur de Terre-Neuve (Privy Council 1927).

Notons tout d'abord à grands traits trois grandes subdivisions du Labrador qui non seulement relèvent de la géographie et des caractéristiques du milieu biophysique mais dépendent surtout des agents humains qui ont façonné le peuplement et les mentalités :

- La côte septentrionale : terres ancestrales des Inuits, devenues à partir du XVIII^e siècle, le « domaine » des missionnaires moraves qui pratiquaient des activités commerciales limitées mais dont le monopole fut par la suite disputé par la Hudson's Bay Company (HBC) ;
- Le centre du Labrador, aux environs de Happy Valley-Goose Bay, de North West River (NWR), du lac Melville et du fleuve Churchill :

terres ancestrales des Innus ; territoire plus ou moins « administré » par la HBC à compter de 1836 et où se développeront des communautés métissées ;

- La côte méridionale du Labrador jusqu'au détroit de Belle Isle/Basse-Côte-Nord, correspondant aux espaces des premières rencontres entre Inuits et Européens : région de pêcheries saisonnières d'une grande intensité où purent exercer, à compter de 1892, les médecins, infirmières, pêcheurs et éducateurs des missions Grenfell et où subsistent de nos jours des enclaves inuites parmi les communautés de *settlers* (Charest 1998 ; Kennedy 1995).

La région du Labrador central sur laquelle porte plus particulièrement cet article comprend le lac Melville qui est bordé par les montagnes Mealy du côté sud, et l'arrière-pays incluant le bassin versant du fleuve Churchill. La région s'étend tout autour de Happy Valley-Goose Bay (7 103 hab. en 1981 selon ENL 1984 ; et 7 969 hab. en 2001 selon Statistique Canada 2006) où se trouve une base militaire utilisée jusqu'à tout récemment par les pays signataires de l'OTAN⁵. La vallée du fleuve Churchill s'étend vers l'ouest jusqu'aux environs de Churchill Falls, à quelque 200 km à l'ouest de la communauté de Happy Valley-Goose Bay où les Métis côtoient depuis plus d'un demi-siècle des individus appartenant à une multitude de groupes ethniques. Cette région comprend deux autres communautés où les Métis dominent : North West River (528 hab. en 1991 selon ENL 1993 ; et 551 hab. en 2001 selon Statistique Canada 2006) et Mud Lake (83 hab. en 1986 selon ENL 1991), une petite communauté relativement isolée et jadis florissante. En effet, Mud Lake est devenu le centre régional pour le commerce au tournant du siècle dernier (XIX^e-XX^e siècle), mais North West River a repris son rôle prépondérant après que la Dickie's Lumber Company eut quitté la région vers 1911 ou 1912 (Plaice 1990 : 1, 125). La région comprend également une communauté innue, celle de Sheshatshit, adjacente à celle de North West River et dont la population totalisait 740 habitants en 1987 selon Armitage (1990 : 32) et assurément plus de 1060 habitants en 2001 (Statistique Canada 2006)⁶. Dans la partie septentrionale du Labrador, les Inuits et les personnes métissées, même s'ils appartenaient autrefois à des groupes ethniques distincts, sont maintenant représentés par la Labrador Inuit Association qui a accueilli des individus métissés parmi ses membres, au cours des années 1970 et plus récemment, à titre de bénéficiaires de certains services et avantages depuis l'entente finale relative à leur souveraineté territoriale. Des individus choisirent d'y adhérer car, dans le contexte des politiques de l'époque, il valait peut-être mieux qu'ils se rapprochent de leurs origines autochtones, plutôt que de demeurer parmi les grands oubliés, ce qui est le cas des autres Métis du Labrador jusqu'à une époque toute récente. Ainsi, depuis le milieu des années 1970, les personnes métissées du Labrador central sortent enfin de l'ombre pour célébrer leur culture et tentent d'affirmer leurs droits (Kennedy 1997).

Avant l'arrivée des Européens, deux peuples se partageaient les terres du Labrador : les ancêtres des Inuits et des Innus. Les Innus ou Montagnais-Naskapis sont les descendants des groupes qui vivaient au Labrador et dans les régions adjacentes du Québec au cours de la préhistoire récente. Ces groupes, qui vivaient généralement sur la côte, semblent peu représentés au Labrador central, sauf à North West River (Fitzhugh 1972 ; Loring 1992 ; Loring *et al.* 2000). Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, en raison de l'intensité grandissante des activités des Européens et des Inuits sur la frange côtière, les Innus furent en quelque

sorte forcés de passer la plus grande partie de l'année à l'intérieur des terres, où ils chassaient le caribou et pêchaient. Cependant, ils continuèrent de fréquenter la côte ainsi que les environs du lac Melville pour y pratiquer des activités de subsistance, commercer avec d'autres groupes et rencontrer des missionnaires (Armitage 1990 ; Mailhot 1993).

Les Inuits du Labrador sont les descendants directs des groupes néo-esquimaux ou thuléens de l'Arctique oriental canadien qui atteignirent le Labrador vers 1300 ap. J.-C. (Schledermann 1971 ; Fitzhugh 1994). Vers 350 AA, les groupes thuléens avaient atteint la région d'Hamilton Inlet (Fitzhugh 1977, 1994 ; Kaplan 1983), mais il n'en demeure pas moins que pas un seul site n'a encore été attribué aux Thuléens au sud de cette région (PAO 2003 ; Stopp 2002b). Les Inuits du Labrador vivaient principalement de chasse et de pêche et obtenaient une grande partie des ressources marines dont ils dépendaient en s'établissant à la sortie des baies, près de la limite de la banquise. Ils se sont également établis au Labrador central, surtout dans la partie orientale du lac Melville et autour de la baie Groswater. À partir de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, les rapports interethniques se complexifient : des acteurs allochtones entrent en scène, notamment des pêcheurs et commerçants terre-neuviens ou d'autres encore qui travaillaient principalement dans les postes côtiers.

Comme dans plusieurs autres régions du pays, la HBC, fondée en 1670 et dont le siège social se trouvait à Londres, a joué un rôle important dans le développement économique du Labrador. Elle n'a cependant commencé ses opérations au Labrador central qu'à partir de 1836, mais à compter de cette date, elle a exercé un monopole jusqu'en 1901. Pour cette raison, l'étude des journaux et de la correspondance des postes de traite établis dans cette région devient indispensable pour identifier les noms des familles métisses ainsi que les activités des groupes métissés dont l'origine se situe vers la fin du XVIII^e siècle ou vers le début du siècle suivant. Le poste de North West River devait surtout permettre à la compagnie de s'implanter chez les Innus, habitants de l'arrière-pays qui étaient, à l'époque, les principaux fournisseurs de fourrures.

Les employés de la HBC travaillaient d'abord pendant quelques années, selon la durée de leur contrat. Une fois leur emploi terminé, ils pouvaient choisir de retourner dans leur pays d'origine, ou encore de s'établir dans la région. En choisissant la seconde option, ils avaient l'opportunité de pratiquer le piégeage des animaux à fourrure ou de continuer un travail saisonnier au service de la Compagnie tout en demeurant relativement indépendants pendant le reste de l'année. Ils pouvaient aussi chasser, pêcher, voire cultiver des jardins (Stopp 2001).

Louis Fornel, un commerçant de Québec ayant voyagé le long de la côte du Labrador fut parmi les premiers Européens à atteindre la région du lac Melville. Il établit le premier poste de traite à North West River en 1743. C'est également à North West River, avec l'établissement de la HBC en 1836, que commence véritablement le développement de la région. Malgré l'arrivée tardive de la HBC, le nombre de postes opérés par cette compagnie après cette date témoigne d'un essor considérable et même d'un quasi-monopole au XIX^e siècle (White 1926 ; Ray 1988 : 338).

Ouvrons une parenthèse sur le fleuve Churchill qui est le plus important cours d'eau du Labrador. Autrefois connu sous le nom de Grand River, renommé Hamilton River pour honorer un ancien gouverneur de Terre-Neuve, Sir Charles Hamilton, le nom de ce fleuve fut changé une fois de plus en 1965 pour

commémorer les accomplissements de l'ancien premier ministre britannique Sir John Winston Churchill (IEDE/JW 2000 : 1). Le fleuve Churchill se jette dans le lac Melville, aux environs de Happy Valley-Goose Bay, alors que North West River se trouve à quelque 30 km au nord-est de cette municipalité. Malgré des zones de rapides et une chute importante, celle de Muskrat Falls, le fleuve Churchill est une voie de pénétration importante qui permet de rejoindre l'intérieur des terres, jusqu'à quelque 200 km à l'ouest de son embouchure, aux environs de Churchill Falls où la construction d'un barrage et d'ouvrages de retenue au cours des années 1960 a créé un immense réservoir hydroélectrique. Divers scénarios de développement hydroélectrique en aval de Churchill Falls ont été proposés ultérieurement, mais à ce jour, ces projets ont soulevé beaucoup d'opposition et se sont heurtés à des mésententes interprovinciales (Blake Rudkowski 2006). Les Amérindiens et les Métis n'ont d'ailleurs jamais cessé d'utiliser cette région pour chasser, pêcher ou piéger les animaux à fourrure, quoique moins intensivement de nos jours qu'autrefois.

Les chutes de Muskrat Falls sont difficilement franchissables en canot, et les voyageurs doivent généralement faire un portage. À l'époque de la HBC, on se rendait en bateau à partir de North West River jusqu'à Muskrat Falls, ce qui représente environ 70 km. De là, on devait décharger et effectuer la suite du trajet en canot jusqu'aux avant-postes de traite ouverts à divers intervalles, plus haut le long du fleuve Churchill et plus loin dans l'arrière-pays : d'est en ouest, à Sandy Banks et Gull Island (ouverts en 1839) et au lac Winokapau où les opérations commencèrent en 1844 (IEDE/JW 2000 ; JW/IELP 2001 ; White 1926 ; Ray 1988 : 338).

La Compagnie tentait ainsi d'intercepter la plus grande part du marché en se rapprochant des Innus, fournisseurs de fourrures qui vivaient pendant la plus grande partie de l'année à l'intérieur des terres. La population métisse s'est accrue au fil des générations et les Métis commencèrent à occuper les terres situées de plus en plus à l'ouest le long du fleuve Churchill, ce que les Innus considérèrent comme une usurpation de leurs droits (Armitage 1990). Le témoignage d'un Métis, Thomas Blake datant de 1909, fait référence à ce conflit :

Je vis à Mulligan, à environ 20 milles de North West River et à près de 120 milles de la côte maritime. Je suis né à Hamilton Inlet il y a environ 66 ans. Mon père, William Blake, est né, a vécu et est mort ici dans l'Inlet. Il avait 52 ans quand il est mort. Son père, William Blake, était parti du Devonshire en Angleterre alors qu'il était un jeune homme, aux temps des pionniers qui partaient sur les navires de pêche anglais pour pêcher sur la côte en été. Mon grand-père, mon père et moi-même, nous vivons à Hamilton Inlet depuis à peu près 140 ans. Je suis allé dans l'arrière-pays jusqu'à environ 184 milles de ma demeure et j'ai vécu là-bas durant la saison hivernale pour piéger et chasser. Je ressors au printemps et je pêche la truite et le saumon. J'ai fait cela depuis plus de cinquante ans. Nous possédons et occupons la terre où je vis présentement pendant toute la vie de mon père et la mienne. Même si j'ai vécu si loin à l'intérieur de l'Inlet et dans l'arrière-pays, [...] je n'ai jamais entendu parler de quelque revendication du Canada jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, lorsque survint une querelle entre certains de nos trappeurs et les indiens de l'arrière-pays à propos de terrains de piégeage que les indiens affirment avoir appartenu à leurs pères et grands-pères et dont ils veulent maintenant nous exclure. (Privy Council 1927, vol. III, no. 611 : 1559)

La description suivante de Stuart Cotter, agent de la HBC à North West River pendant une dizaine d'années réparties en deux épisodes, entre 1893 et 1906, permet de saisir l'étendue

des terres parcourues par les Métis aux environs du fleuve Churchill au tournant du siècle :

Durant mon séjour à North West River, plusieurs jeunes garçons métis [**half breeds**] étaient en train de devenir des hommes. Tous les terrains de piégeage à proximité étaient utilisés, et ces jeunes hommes commencèrent à se rendre plus loin. Les rives des deux côtés de Hamilton Inlet étaient pris et utilisés pour le piégeage du renard depuis son embouchure jusqu'au portage « Big Hill », c'est-à-dire au-delà du lac Winokapau [...] La forêt en bordure des deux rives était principalement utilisée pour piéger la martre. Ces « sentiers à martre » comme on les appelait, étaient espacés de 15, 20, 30 ou 40 milles, et bien que non écrite, c'était la loi, chaque planter ou half breed qui installait ses pièges dans les boisés, produisait des troncs pour les pièges et des « tilts » ou cabanes pour le confort du trappeur, était le seul propriétaire légitime de cette section de la forêt sillonnée par son sentier. Une fois que le sentier à martre était établi dans un bon secteur de l'arrière-pays, le propriétaire y piégeait année après année ou encore son engagé qui recevait les deux-tiers de la valeur des prises. Quelques-uns parmi les plus vieux sentiers ont été transmis de père en fils pendant trois générations. Le fleuve Hamilton (Churchill) était le cours d'eau le long duquel la plupart des chasseurs étaient situés, mais il se pratiquait aussi du piégeage le long de la rivière Kinnamou (Kenamu) et de la Nascope. (Cotter 1922, notre ajout)

Cette description permet en même temps d'illustrer la difficulté que pose l'interprétation des termes utilisés historiquement par les non-autochtones pour caractériser les groupes ethniques du Labrador. Ainsi, M. Cotter semble tenir pour synonymes les termes *planter* et *half breed*, mais cette équivalence n'est pas assurée, pas plus d'ailleurs que dans les autres sources primaires consultées. En effet, dans la langue des terre-neuviens du XIX^e siècle, *planter* ne fait pas référence à l'appartenance ethnique (métis) mais plutôt simplement au fait d'être un pêcheur indépendant qui doit toutefois négocier avec un marchand fournisseur pour vendre et s'approvisionner (Story *et al.* 1990).

Au cours de travaux d'exploration réalisés entre 1998 et 2000, des archéologues ont découvert le site de l'ancien poste de traite de la HBC au lac Winokapau (JW/IELP 2001). En fait, ce lac forme un élargissement du fleuve Churchill sur de nombreux kilomètres et se trouve à quelque 150 km en amont de l'estuaire. Entre 1867 et 1870, le missionnaire oblat Louis Babel, parti de la Haute-Côte-Nord, se rendit à quelques reprises dans ces régions reculées où il baptisa de nombreux Innus, malgré le fait qu'en 1866, il avait manqué de peu un rendez-vous avec ses ouailles au Lac Winokapau (IEDE/JWEL 2000 : 69 ; Mailhot 1993 ; Tremblay 1977b).

TENDANCES DÉMOGRAPHIQUES SELON LE GROUPE ETHNIQUE

Les Inuits occupèrent autrefois toute la région côtière du Labrador, du détroit de Belle Isle jusqu'au détroit d'Hudson, près de l'entrée de la baie d'Ungava (Stopp 2002b ; Trudel 1978). Malgré d'occasionnelles incursions des Inuits à l'intérieur des terres pour de grandes chasses au caribou (Taylor 1969), l'arrière-pays était principalement le domaine des Amérindiens. Dès la fin du XVIII^e siècle, il y eut déclin de la population inuite ou son retrait de certaines régions comme celle du détroit de Belle Isle, et un siècle plus tard, au cours du XIX^e siècle, de la baie des Esquimaux (Hamilton Inlet/Lac Melville, surtout dans sa partie orientale) où ils étaient établis depuis au moins trois siècles (Jordan 1977). De plus, le domaine inuit s'est réduit

davantage, après la fermeture des villages situés tout à fait au nord (p. ex. Okak), à la suite de l'épidémie d'influenza qui sévit au début du XX^e siècle. Par la suite, les Inuits n'occupent plus, du moins officiellement, que la frange côtière située entre Makkovik et Nain. Mais en fait, plusieurs communautés de la partie méridionale de la côte du Labrador, entre Sandwich Bay et l'Anse-au-Clair, voire jusque sur la Basse-Côte-Nord, sont composées de familles métisses aux traits inuits suffisamment marqués pour que l'on puisse suggérer que des enclaves inuites subsistent dans ces régions au moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle (Charest 1998 ; Kennedy 1995).

Les Innus du Labrador qui, depuis plusieurs générations vivaient généralement à l'intérieur des terres, poursuivirent leur mode de vie nomade jusque vers les années 1960. Ils étaient peu enclins à ne fréquenter qu'un seul poste de traite, année après année, et demeurèrent relativement indépendants malgré les incitatifs des grandes compagnies telles que la HBC, sauf en cas de famine comme ce fut le cas dans la région plus au nord chez les Mushuau Innus. À compter de 1916, ceux-ci fréquentèrent plus assiduellement les postes de traite établis sur la côte et y passèrent plus de temps (Labrèche *et al.* 1997 : 18 ; Loring 1992 : 193-196 ; cf. Henricksen 1989). Lune des difficultés auxquelles devaient faire face les autorités pour rendre compte de la situation démographique et éventuellement répondre aux besoins de la population, réside dans le fait que les Innus se rendant à un poste en été, par exemple celui de Mingan sur la Basse-Côte-Nord, pouvaient très bien ne pas reparaitre au même endroit l'année suivante en choisissant de se rendre ailleurs. Quoi qu'il en soit, les données disponibles relatives aux Innus fréquentant les postes de la HBC en 1846 dans la région de la Baie des Esquimaux et dans les régions adjacentes sont éloquentes : sur la côte, à Rigolet (n=100), Kibokok ou Kaipokok (n=100), dans l'arrière-pays, à North West River (n=100), Fort Nascope (n=200) et Kaniapiscow (n=75), et sur la Basse-Côte-Nord, Mingan (n=500) et Musquaro (n=100) – pour un total de 1175 Innus (Privy Council 1927, vol. 5 : 2285-2288). Compte tenu de leur grande mobilité, il est possible que des Innus se soient présentés à plus d'un poste au cours d'une même année. Mais au moins, les chiffres se rapportent tous à la même année et proviennent d'une seule source, ce qui n'est pas toujours le cas (voir tab. 1).

Les communautés métissées du Labrador central représentent principalement le fruit de mariages ou d'unions entre Européens et Inuits, mais certains indices portent à reconnaître également l'existence de descendants d'unions entre Amérindiens (principalement des Innus et plus rarement des Cris) et Canadiens dont certains ont d'abord vécu sur la Côte-Nord, une région que les Innus du Labrador central fréquentent depuis de nombreuses générations jusqu'à nos jours, tout en continuant de passer comme autrefois par l'intérieur des terres (cf. Mailhot 1993 : 77-79 concernant les Mackenzie affiliés au groupe de Sept-Îles). Ces descendants métissés se seraient préférentiellement intégrés aux communautés amérindiennes.

La première génération de personnes métissées semble apparaître vers la fin du XVIII^e siècle et l'expansion se poursuit, mais toujours à une échelle relativement modeste, jusqu'au début du XX^e siècle. Le missionnaire Thomas Hickson (1825) qui visite la région de Hamilton Inlet (ou lac Melville) en 1824 dénombre une centaine d'adultes et une soixantaine d'enfants parmi ceux qu'il nomme « Real Esquimaux ». Il identifie également une soixantaine de « Half Esquimaux ». Ainsi, déjà en 1824, ce missionnaire reconnaît l'existence d'une population métissée

qu'il distingue également des 90 colons européens et des 16 colons canadiens pour un total de 326 individus (*ibid.* : 137). Zimmerly (1975 : 62-63) souligne que cette estimation ne comprend pas les Innus et est d'avis par ailleurs que les chiffres apparaissent trop élevés, particulièrement en ce qui a trait aux *settlers*. Selon lui, le recensement d'Hickson pourrait inclure des pêcheurs terre-neuviens qui occupaient des maisons sur la rive durant la saison de la pêche, mais qui habitaient Terre-Neuve durant la plus grande partie de l'année. Par ailleurs, il note que puisque ni les femmes amérindiennes ni les femmes d'origine européenne ne sont mentionnées, les femmes inuites ou en partie inuites représentaient ainsi les seules épouses potentielles pour les colons allochtones, donnant lieu à l'essor éventuel d'une population métissée.

La première ligne du tableau 1 montre que la région s'est partiellement dépeuplée entre 1825 et 1869, indiquant peut-être une période difficile sur le plan écologique ou en raison de facteurs économiques (p. ex. fléchissement du prix des poissons sur le marché), alors que l'on aurait dû voir, au contraire, une augmentation de la population avec l'ouverture du poste de traite de la HBC à North West River en 1836. Par contre, l'augmentation subséquente de la population aurait été relativement constante, sauf au tournant du siècle (1901) où l'on voit un déclin momentané qui demeure cependant difficile à expliquer.

Par ailleurs vers la fin du premier conflit mondial (1918-1919), une très coûteuse épidémie de « grippe espagnole » aurait touché plus durement les Métis qui avaient une forte ascendance inuite, particulièrement aux environs de Cartwright, aux confins du Labrador central et de la Côte méridionale, au sud-est de la région d'étude. Mais curieusement, cette catastrophe n'apparaît pas dans la compilation présentée dans le tableau 1 (Gill 1972 : 135-137). De plus, ces chiffres confondent toutes les ethnies, sauf dans certains cas où des données complémentaires permettent de nuancer, par exemple lorsque la lecture de sources complémentaires porte à croire que les dénombrements tiennent compte ou non des Innus ou des Inuits⁷. En somme, mis à part la régression momentanée précitée, l'essor démographique se poursuit jusque vers 1941, date du début des grands chambardements causés par la construction de l'aéroport militaire de Goose Bay. La population aura quintuplé entre 1841 et 1935, mais au terme de cette trajectoire, la région demeurerait relativement peu peuplée avec une population de moins de 750 individus en 1935.

ASPECTS CULTURELS ET LINGUISTIQUES DU MÉTISSAGE

Les études anthropologiques sur les situations de contact et de croisement entre cultures différentes remontent à plusieurs décennies et ce sont principalement les notions d'acculturation ou d'assimilation qui ont servi à élaborer sur l'incorporation de traits linguistiques et culturels chez les groupes ethniques minoritaires, autochtones ou non. Comme l'a bien souligné Laurier Turgeon (2003 : 21), l'étude du métissage en sciences humaines dénote « une nouvelle tentative de recentrage du regard sur les interactions et les appropriations réciproques ». Ces échanges se déroulent aux frontières ethniques et pour cette raison, il sera question tout d'abord des termes utilisés historiquement pour désigner les personnes et les groupes métissés du Labrador et des noms de famille, vecteurs essentiels de l'identité marquée, comme nous le verrons, par la continuité. Enfin, nous présenterons des exemples d'influences réciproques, sur les plans culturel, linguistique et symbolique.

Tableau 1
Population de la région d'Hamilton Inlet
entre 1841 à 1935 *

ANNÉE	NOMBRE D'HABITANTS	VARIATION DE LA POPULATION (%)
1841	147	—
1857	170	15,6
1869	300	76,5
1874	395	31,7
1884	493	24,8
1891	486	-1,4
1901	393	-19,1
1911	544	38,4
1921	733	34,7
1935	735	0,3

* Voir la note 7. (Sources : Données modifiées et augmentées d'après Zimmerly [1975 : 68, 150, 194] et Newfoundland [1876])

Nous croyons en effet que langue et culture, ce couple persistant à travers toutes les phases de l'histoire de l'anthropologie, depuis les Boas, Sapir et Kroeber, demeurent aujourd'hui pertinents, particulièrement pour l'étude des contacts et des rapports interethniques.

TERMINOLOGIE RELATIVE AUX GROUPES MÉTISSÉS DU LABRADOR

Dans la littérature archéologique et ethnographique sur le Labrador, les chercheurs ont généralement employé le terme *settler* pour désigner les personnes métissées. Par exemple, Evelyn Plaice (1990 : 124) qui a travaillé à North West River définit les *settlers* comme « les habitants d'origine écossaise, anglaise et française qui vinrent s'installer au Labrador et épousèrent des Inuites ou occasionnellement des Amérindiennes durant la colonisation de l'est du Canada. » Depuis les années 1980, un nombre grandissant d'habitants métissés du Labrador ont choisi de s'identifier comme Métis plutôt que comme *settlers*. Le tableau 2 tente de résumer toute la complexité des dénominations développées par les différents groupes pour distinguer les autres ethnies ou s'auto-identifier.

La recherche terminologique permet d'identifier les termes présents dans les sources ethnohistoriques, facilitant ainsi l'interprétation de ces documents qui sont majoritairement en anglais. En effet, ce n'est que tout récemment que les Métis du Labrador sont ainsi nommés, les gouvernements s'opposant farouchement à l'emploi du terme pour des raisons strictement politiques. Mais c'est le terme que les Métis utilisent pour s'identifier depuis le milieu des années 1970. Auparavant, on utilisait le terme *settlers*, dont l'équivalent en français serait « colons ». Il ne s'agit certainement pas d'un terme novateur et il comporte une grande part d'imprécision. Parmi les termes présents dans la littérature, nous remarquons également *half-breed* et *half-cast*. De ces deux termes, le premier pourrait sans doute se traduire par « hybride ». Une foule d'autres termes se trouvent dans les sources consultées et certaines catégories comportent des connotations péjoratives, du moins d'après nos critères actuels. Mais, comme nous le verrons, les préjugés envers les « sangs mêlés » ne manquaient pas non plus à l'époque coloniale. Notons toutefois que les références au « sang » dans les sources consultées sont peu nombreuses et que l'expression « sang

Tableau 2

Définition des termes et catégories ethniques

NOM	DATE OU PÉRIODE D'APPARITION DU TERME	CONTEXTE ET SOURCE
<i>Settlers</i>	À compter de la première moitié du XIX ^e siècle	Missionnaires moraves, pour désigner les Européens et les « demi-européens ».
<i>Half breeds, half castes</i> et <i>mixed settlers</i>	<i>Idem</i>	Moraves, pour désigner plus précisément les <i>settlers</i> métissés.
<i>European or white settlers</i>	<i>Idem</i>	Moraves, pour désigner plus précisément les <i>settlers</i> sans ancêtre autochtone.
Métis	Début des années 1980	Métis du Labrador (auto-identification) ; un nombre grandissant d'habitants métissés du Labrador ont choisi de s'identifier comme Métis plutôt que comme <i>settlers</i> .
Métis ; métisse montagnaise-écossaise et métisse esquimaude	1872	Charles Arnaud (cf. Tremblay 1977a : 45, 50).
<i>Kablunangajuit</i>	À partir de 1908	Terme à connotation dérisoire employé par les Inuits pour désigner les <i>half breeds</i> ou les personnes « partiellement blanches » (Kleivan 1966).
<i>Mishtikaushuat</i> et <i>Akaneshauat</i>	Autrefois ou traditionnellement (indéterminé)	Les Innus utilisaient deux catégories pour désigner les Euro-Canadiens : les Français (<i>Mishtikaushuat</i>) et les Anglais (<i>Akaneshauat</i>). Ils ne distinguent pas les <i>settlers</i> métis des habitants venus s'installer récemment au Labrador (Mailhot 1993).
Anglo-Esquimaux	Milieu du XIX ^e siècle	Personnes métissées par opposition aux <i>Englishmen</i> ou aux « Esquimaux » qui servent à désigner les personnes d'ascendance unique (Feild 1849).
<i>Planters</i> (« planteurs »)	Milieu du XIX ^e siècle	Au Labrador central, la HBC semble avoir traité les <i>Planters</i> séparément des Innus et des Inuits. Par exemple, dans le journal de 1850 du poste de NWR, à propos de Pierre Hamel, une note indique qu'on lui chargera les prix des planteurs. De même, dans un document datant de 1851, l'agent de la HBC Richard Hardisty fait référence aux comptes des <i>Planters</i> et des Esquimaux, ce qui porte à croire que des conditions appliquées variaient selon le groupe. Dans les journaux de la HBC, les agents utilisaient invariablement le terme <i>Planter</i> , souvent avec une majuscule, pour désigner les <i>half breeds</i> et la première génération des hommes d'origine européenne qui demeurent au Labrador comme hommes libres après avoir terminé leur temps au service de la compagnie. Le professeur Story et ses collègues (1990) ont présenté quatre définitions du terme <i>planter</i> dont l'un correspond à l'usage de la HBC au Labrador central : un <i>settler</i> ou colon d'origine européenne ou métisse (Européen et Inuit) qui vivent de pêche et du piégeage des animaux à fourrure. Le terme est généralement associé à ceux qui font la traite et qui ont été équipés par une grande compagnie. Le terme, comme plusieurs autres, est source de confusion car il fait référence aux habitants métissés du Labrador autant qu'à leurs pères d'origine purement européenne.
<i>Labradorians</i>	Depuis 1825	En théorie, « <i>Labradorians</i> » comprend les personnes qui peuvent retracer leurs racines au Labrador jusqu'au début du XIX ^e siècle ainsi que les Terre-Neuviens venus s'établir à Happy Valley-Goose Bay il y a un an ou deux. Cependant, le terme qui fut utilisé à l'origine par le Rév. Thomas Hickson en 1825, peut être utile en ce qu'il permet de distinguer, dans les sources historiques, les personnes habitant de manière permanente le Labrador et les visiteurs (pêcheurs) saisonniers venus de l'île de Terre-Neuve.
<i>Southlanders</i>	Au cours des années 1830	Les missionnaires Moraves établis sur la côte septentrionale du Labrador commencent à utiliser ce terme pour désigner les Européens et les Inuit (Esquimaux) vivant au sud de leurs stations/missions.

mêlé » est plutôt répandue dans d'autres régions du Canada et d'Amérique du Nord où le métissage était prépondérant (Bumsted 2005 ; Sealey et Lussier 1975 ; Thorne 2001). Par ailleurs, dans la région d'étude, les quelques références au sang viennent des Métis eux-mêmes et le terme ne semble pas être utilisé ou perçu de manière négative comme en témoignent les trois exemples suivants.

Ainsi, Elizabeth Goudie (1996 : 24) confie que sa famille était « tout un mélange – Esquimaux, Anglais, Français, Écossais et Indien. Mes enfants sont fiers de leur sang indien et écossais ». De même, Millicent Blake Loder (1989 : 21) décrit ainsi ses ancêtres : « Je suis un mélange de l'ensemble des trois groupes ethniques [Anglais, Inuits et Innus], étant donné que ma mère [Jemima Oliver ?] avait des ancêtres esquimaux et que mon père [John Blake] avait du sang indien. »

Enfin un troisième exemple, celui de John Broomfield, témoigne d'une certaine fierté en rapport avec ses racines de chasseur métis :

Je suis né à Jack Lane Bay [...] J'y ai vécu toute ma vie jusqu'à l'année où j'ai été à Goose Bay et je vis là depuis, sauf l'été lorsque je reviens ici [...] J'ai beaucoup d'agréables souvenirs de cet endroit. Même si je ne vais pas du tout à la chasse là-bas à Happy Valley, j'ai encore du sang de chasseur en moi et j'aime revenir ici pour pêcher. (Entrevue réalisée en 1969, in Plaice 1996 : 190)

Il faut bien connaître la signification des termes du « lexique » propre à chaque époque pour désigner les ethnies, sans quoi les textes anciens demeurent indéchiffrables. Or certaines catégories sont devenues polysémiques, et la plupart comportent une part d'ambiguïté (cf. par exemple *planters* dans

le tableau 2 et surtout *settlers*). Dans le cas des *planters* que l'on retrouve systématiquement dans les journaux des postes de la HBC, il faut bien se rappeler que les agents ou « journalistes » de la compagnie, lorsqu'ils utilisaient ce terme, faisaient généralement référence aux gens métissés. Pour nuancer, soulignons cependant que les données de W.H.A. Davies (citées dans Borlase 1994 : 63) permettent de distinguer huit « Blancs » et trente-sept « Blancs/Eskimos », c'est-à-dire des Métis, parmi les quarante-cinq *Planters* qui représentaient environ le tiers de la population à la Baie des Esquimaux en 1841.

Au moins deux missionnaires de la première moitié du XIX^e siècle utilisaient le générique esquimau auquel ils ajoutaient un spécifique : « anglo-esquimaux » (Feild 1849) et « demi-esquimaux » (Hickson 1825), des termes imparfaits, certes, mais qui confirment en quelque sorte l'existence, parmi la population du Labrador, d'un sous-ensemble métissé déjà reconnu à une époque relativement ancienne. Sans prétendre que les Métis formaient déjà un peuple distinct, nous avons cependant la preuve terminologique que les personnes métissées du Labrador représentaient généralement le fruit d'unions ou de mariages entre Anglais, principalement des Britanniques, et des Inuits⁸.

Par ailleurs, d'autres groupes ethniques avaient également des termes distincts pour désigner la progéniture ou les générations issues de mariages ou d'unions mixtes. Ainsi, les Inuits utilisaient le terme *Kablunangajuit* qui peut se traduire par « les gens partiellement blancs » pour désigner les *native settlers*, c'est-à-dire les descendants d'autochtones (inuits) qui se sont unis à des colons et vivant principalement dans les cinq communautés de la partie septentrionale de la côte du Labrador, et représentés avec les Inuits par la Labrador Inuit Association (Borlase 1994 : 15).

Les Métis furent sans doute un peu méprisés par les « véritables » autochtones autant que par les Européens. D'une part, les « vrais » Inuits les considéraient peut-être moins qualifiés qu'eux, en termes d'adaptation ou de survie. D'autre part, les Européens, pendant plusieurs décennies et peut-être encore même de nos jours, voient la culture des Métis comme une version amoindrie par rapport à celle de leurs ancêtres européens. Les Métis du Labrador eurent à faire face à ces attitudes pendant des générations. Mais il y a des exceptions, comme en témoigne la mention positive suivante. Ainsi, le gouverneur MacGregor (1909) ayant visité le Labrador à deux reprises au début du XX^e siècle écrivit que les gens métissés regroupaient à la fois les qualités des peuples autochtones non seulement parce qu'ils savaient chasser, piéger, et pêcher, mais en plus, parce qu'ils s'occupaient eux-mêmes d'enseigner à leurs enfants la lecture et l'écriture. Rappelons en effet qu'avant l'ouverture d'une première école/pensionnat au Labrador central, et plus précisément à North West River en 1926, les autochtones autant que les *settlers* ou leurs descendants métissés ne disposaient d'aucun service pédagogique (Zimmerly, dans Goudie 1996 : xii-xiv). Sur la côte, les services médicaux et scolaires commencèrent un peu plus tôt, grâce aux efforts du Dr Wilfred Grenfell qui, à compter de 1892, décrivit dans ses rapports les conditions extrêmement difficiles dans lesquelles vivaient les habitants du Labrador.

Les gens se trouvaient extrêmement isolés pendant la majeure partie de l'année. Or, en plus des distances et de l'éloignement, les Métis du Labrador et les autres résidents permanents, autochtones du Labrador et nouveaux venus, n'ont pas eu de candidat pour les représenter à St. John's auprès du

gouvernement colonial de Terre-Neuve jusqu'en 1946. En d'autres termes, l'intérieur du Labrador demeure en quelque sorte une terre négligée des gouvernements sauf en ce qui a trait à l'exploitation de ressources convoitées par le Canada, le Québec et Terre-Neuve à compter de la fin du XIX^e siècle. La vie des occupants de cet immense territoire demeure plus ou moins gouvernée par des intermédiaires ou des délégués profiteurs (compagnies) ou désintéressés (certains missionnaires) ou par des patrouilleurs engagés (les Newfoundland Rangers à compter de 1934) jusqu'à la veille de l'entrée de la province de Terre-Neuve dans la confédération canadienne en 1949 (Jackson 1982 : 9).

TRANSMISSION DU NOM ET DU PATRIMOINE FAMILIAL

Nous avons examiné les noms de famille apparaissant dans des inventaires correspondant à des époques différentes et constitués à partir de sources indépendantes : noms des *planters* dans les archives de la HBC (poste de North West River : 1836-1878 ; JW/IELP 2001 : annexe C), les inventaires de Vaino Tanner réalisés en 1937 (publiés en 1944), les notes généalogiques d'Evelyn Plaice (1996) et les entrevues réalisées par Marianne Stopp (2002a). Nous avons remarqué entre autres que certaines familles métisses, les Baikie, Blake, Campbell, Goudie, Mesher et Michelin se retrouvent à toutes les époques et qu'elles se sont donc bien adaptées aux conditions du milieu physique et humain (L. Baikie 1989 ; M. Baikie 1976). De plus, les Montague sont également bien établies dans la région depuis plusieurs générations (Plaice 1996) de même que les Best qui vivent à Mud Lake (Stopp 2002a ; Chris Montague, comm. pers. 2006).

Pour les journaux du poste de traite de North West River, les noms ont été classés alphabétiquement et ont été regroupés par période. Quelques noms de famille reviennent à différentes époques et même beaucoup plus tard dans d'autres sources, ce qui tend à démontrer que ces familles « pionnières » s'adaptèrent localement. Ainsi, les noms Blake, Campbell, Goudie et Michelin, correspondent à des noms de familles métisses qui sont bien enracinées dans cette région. Selon leur tradition, les Métis du Labrador héritaient de territoires d'une génération à une autre pour pratiquer leurs activités de piégeage, alors que les coutumes territoriales des Innus permettaient une plus grande mobilité. Les chasseurs autochtones et leurs familles n'hésitaient pas à s'associer à d'autres groupes et à explorer de nouveaux espaces, ce qui empêchait l'épuisement des ressources. L'attachement des Métis à certains points du territoire et à des tracés existants exprime un mode singulier de transmission des terres selon lequel le fils benjamin aidait normalement son père pour le piégeage. Au cours des années subséquentes, il héritait finalement du territoire parcouru et pouvait profiter des installations fixes (« tilt » et équipement associé) le long des sentiers de piégeage jusqu'à ce qu'elles tombent en désuétude. Zimmerly (1975 : 169 et 226) nomme ce mode de transmission des terres « *ultimogeniture* » et suggère qu'il a prévalu pendant plus d'un siècle au Labrador central, soit entre 1836 et 1941. Au fil des ans et avec la population qui augmentait, les ressources locales finirent par s'épuiser et les jeunes trappeurs devaient aller de plus en plus loin dans l'arrière-pays pour piéger les animaux à fourrure, soit dans les hautes terres aux environs de Churchill Falls. Ce système se démarque de celui des autochtones, qui étaient plus mobiles⁹.

Les données de Tanner (1944) montrent la répartition des bandes amérindiennes et les territoires de piégeage des Métis

du Labrador vers 1937. Elles comprennent entre autres quelques noms de familles qui continuent ainsi d'apparaître dans les sources relatives à la région d'étude, plus d'un demi-siècle après la dernière tranche de l'inventaire dénommatif construit à partir des archives de la HBC. Ceci appuie l'hypothèse d'une certaine continuité dans la transmission du nom et du patrimoine familial à l'échelle locale et régionale. En effet, dans la liste des noms correspondant aux zones et localités identifiées sur la carte, on retrouve les Baikie, Blake, Campbell, Goudie, Mesher et Michelin, c'est-à-dire les mêmes familles du XIX^e siècle dont les descendants vivent toujours des ressources de la région (Tanner 1944 : 743). Le nom des Montague semble apparaître pour la première fois, mais d'après les biographies familiales assemblées par Plaice (1996), les Montague sont établis dans la région depuis déjà quelques générations :

John Montague est venu s'établir au Labrador comme recrue de la HBC en 1873 [ou peut-être en 1874] et a choisi de s'installer à North West River, où il a épousé une métisse, la fille d'un coureur de bois canadien français et d'une mère autochtone (cri). Une fois terminé son contrat au service de la compagnie, John bâtit une maison près des North West Rapids, juste au-delà de North West River, et déboisa son propre sentier pour piéger le long des rivières Red Wine et Naskapi [...] Le piégeage était la seule source de revenus pour Austin, John et Harvey, les fils de Robert. Harvey a commencé à piéger avec son père, et par la suite, a déboisé ses propres sentiers dans les zones adjacentes à celles de son père [...] (Plaice 1996 : 182-191, cas n° 3)

Selon les entrevues réalisées par Stopp (2002a), les trappeurs de Happy Valley-Goose Bay et de Mud Lake étaient en mesure de retracer leurs ancêtres qui étaient établis aux environs de Mud Lake et dont les pères et grands-pères avaient également fait du piégeage le long de la rivière Kenamu et de ses tributaires. Les descendants des premières familles, les Best et les Goudie, continuaient de piéger récemment le long de la rivière Kenamu. Parmi les autres familles qui demeurent associées à cette région se trouvent les White de Mud Lake, les McLean et les Michelin.

En somme, l'étude des noms de famille tend à démontrer une continuité dans l'occupation des terres dans la région du Labrador central correspondant au lac Melville et au bassin versant du fleuve Churchill et de ses affluents. Bien sûr, certains individus choisirent d'aller s'installer un peu plus au nord, peut-être pour se rapprocher davantage de groupes inuits apparentés. Des facteurs externes peuvent également expliquer cette dispersion. Au début du XX^e siècle débute l'exploitation forestière autour de North West River ainsi qu'à Mud Lake, au sud de l'estuaire du fleuve Churchill, et ce développement eut un effet non négligeable sur la mobilité de la main-d'œuvre et l'économie locale ainsi qu'un impact négatif sur les ressources dont les animaux à fourrure qu'abrite la forêt¹⁰. Ces opérations forestières connurent des épisodes d'intensification qui furent suivis d'un déclin, puis des bouleversements profonds engendrés par la construction de la base militaire à Goose Bay en 1941.

LES MÉTIS : UNE SOCIÉTÉ / CULTURE DISTINCTE

Le mode de vie des personnes appartenant aux groupes métissés du Labrador central intègre des éléments d'origine autochtone ou européenne. Les éléments autochtones comprennent l'utilisation d'outils et des habiletés techniques, la culture matérielle ainsi que certains termes qui leur sont associés (p. ex. le *kamutic*, traîneau à la façon des Inuits pouvant mesurer jusqu'à seize pieds de longueur, selon Goudie

(1996 : 104), les connaissances ethno-écologiques (localisation des ressources, reconnaissance et désignation des entités géographiques et formes d'adaptations saisonnières) et des éléments folkloriques ou symboliques ; les traits européens comprennent notamment des notions d'économie et de propriété privée, l'écriture, la langue anglaise et le christianisme.

Le canot et la raquette représentent sans doute les traits les plus connus de la contribution des cultures amérindiennes à celle des Métis et des Européens. Mais au-delà du simple inventaire de traits culturels incorporés dans la culture des Métis et suggérant l'origine ou l'influence des autres cultures, ce qui distingue les groupes culturels, c'est la créativité qu'ils mettent en œuvre pour intégrer ces éléments hérités en leur attribuant une place et une signification appropriées et, surtout, la façon singulière dont ces configurations de traits, d'activités et de croyances sont pensées et transmises aux enfants et partagées avec les autres membres de la communauté.

Les activités des Métis au XIX^e siècle peuvent se rattacher à deux modes d'organisation du travail : le premier mode, de type familial et flexible, à l'instar du modèle autochtone, est basé sur la distribution des tâches selon le sexe : certaines tâches relevaient principalement du domaine de l'homme, par exemple le travail de bûcheron et de charpentier, alors que les travaux de couture et de cordonnerie (chaussures et bottes) relevaient principalement de la sphère des activités féminines. Mais, selon la tradition orale (Sylvia Blake, comm. pers. 2006 ; cf. le témoignage de Campbell de 1893-1894 rapporté ci-dessous), les femmes pratiquaient aussi la chasse, la pêche et le piégeage, même si ces activités étaient généralement exercées par les hommes. Pour ce qui est des travaux d'horticulture d'échelle modeste, il semble qu'ils se répartissaient entre l'homme et la femme.

Par ailleurs, un mode d'organisation plus complexe, de type européen semble s'être développé autour des postes de traite. Les rôles identifiés peuvent se résumer de la façon suivante : les agents de la compagnie, responsables de coordonner les activités ; les spécialistes comme les charpentiers et les ferblantiers ; ceux qui s'occupaient du jardinage et de l'élevage (à North West River) ; et les Métis et les Innus qui assuraient la majeure partie du transport par bateau ou par canot ainsi que le piégeage des animaux à fourrure.

Compte tenu de la complexité du paysage ethnique mise en évidence précédemment, est-il possible de dégager certains traits culturels permettant de proposer l'existence d'une société ou d'une culture mixte, distincte des cultures autochtones et européennes au Labrador Central ? Commençons par des exemples bien concrets. La photo 1 illustre une structure d'habitation que les Métis nomment un « tilt », un terme également utilisé à Terre-Neuve. Au Labrador, ces cabanes basses (traditionnellement moins hautes qu'une tente forestière) en bois rond servaient à abriter les trappeurs qui les construisaient le long de leurs sentiers d'hiver. Ces habitations fournissaient sans doute plus de confort et de sécurité que les tentes (cf. Budgell 1995 pour une typologie plus complète et des détails sur les techniques de construction). Bien qu'elles aient exigé un plus grand effort sur le plan de la construction ou de l'aménagement, elles permettaient, à plus long terme, d'éviter le transport d'une charge supplémentaire représentée par la couverture d'une tente. Aux efforts requis pour construire ces cabanes s'ajoutaient un grand nombre de tâches quotidiennes : tendre les pièges, ramasser les prises, obtenir du bois de



Photo 1

« Tilt » ou cabane d'hiver d'un trappeur métis du Labrador sur la rive sud du fleuve Churchill. La structure illustrée est désaffectée. Par ailleurs, on peut noter à droite, au premier plan, le coin d'une tente utilisée lors de la construction d'un petit chalet en bois rond (non illustré) situé à proximité, mais plus en retrait par rapport à la rive. D'après une inscription retrouvée sur une borne le long de la rive, les aménagements les plus récents appartiendraient à W. Goudie. Les indices matériels observés à cet endroit indiquent une certaine continuité dans l'occupation des lieux au cours des générations successives

(Photo Yves Labrèche 1998 : CR 27)

chauffage pour sécher des vêtements, cuisiner et assurer un minimum de confort.

Les trappeurs voyageaient souvent seuls et devaient évidemment s'arrêter à chaque nuit. La distance entre chaque tilt correspondait ainsi à une journée de marche en forêt, une distance d'environ 10 km. En hiver, les familles des trappeurs métis demeuraient sur la côte pendant que les hommes partaient piéger à l'intérieur des terres, en suivant leurs lignes de piégeage. Les tilts pouvaient parfois être réutilisés dans d'autres circonstances, comme au printemps ou au cours de l'été, lors de séjours de pêche. Par exemple, dans le cas de la structure tombée en désuétude illustrée à la photo 2, les murs en bois rond n'étaient probablement complétés que par une couverture en canevas, du moins d'après les restes observés sur place, indiquant une forme hybride entre la tente et la maison d'hiver, un peu comme chez les Inuits au cours des saisons de transition ; ainsi, au printemps, la maison de neige, dont la coupole a fondu mais dont les parois subsistent, est recouverte d'un assemblage en peaux de phoque ou en canevas (Labrèche 2003 ; Turner 1979).

Les Métis du Labrador, même s'ils ont incorporé certains éléments de culture matérielle ou même des notions telles que

la propriété privée et la transmission des terres de leur ancêtres européens, ont également intégré de nombreux traits culturels autochtones, ne serait-ce que pour s'adapter et survivre au Labrador. Nous avons découvert d'autres exemples concrets de ce métissage culturel lors d'inventaires archéologiques dans l'arrière-pays. Ces éléments témoignent d'ailleurs d'un mode de vie qui continue d'exister aujourd'hui non seulement dans la mémoire collective, mais également dans des pratiques d'utilisation des terres et des ressources mises en œuvre de façon saisonnière (cf. JW/IELP 2001 : sections « *Land use survey* » et « *Ethnoarchaeology* »). Évidemment, bien des choses ont changé, surtout à partir de 1941 marquant l'avènement du travail salarié associé à la construction de la base militaire de Goose Bay.

Il y a eu également des tentatives de pratiquer l'élevage du renard dans la région d'étude. Cependant, le piégeage continue d'occuper une place importante dans le mode de vie contemporain, comme en témoignent les nombreux pièges de types variés observés lors de nos travaux d'ethnoarchéologie (photo 3). Le piège à martre illustré est cloué à un arbre et il contient un appât de nourriture. Les parois sont de bois et le dessus du piège comporte un mécanisme à bascule alors que le fond est fait de grillage. Il s'agit d'une construction typiquement



Photo 2
Tilt ou cabane de trappeur abandonnée. La structure atypique comprenait une toile de canevas qui aurait servi de couverture. Cette cabane se trouve à proximité de celle qui est illustrée sur la photo 1. Étant donné que les tilts étaient normalement espacés les uns des autres de plusieurs kilomètres, il est permis de suggérer que ces lieux connurent plusieurs épisodes d'occupation
 (Photo Yves Labrèche 1998 : CR 29)

métisse, car les techniques des Innus et des Inuits sont différentes (Turner 1979). Ainsi, à l'époque historique et même aux cours des récentes décennies, les Innus utilisaient surtout des pièges en métal obtenus de la HBC et au-dessus desquels ils érigeaient une petite cache faite de branches et de feuillage pour fins de camouflage. Anciennement, les techniques autochtones étaient peut-être encore plus variées.

À l'instar des Innus, les Métis utilisaient des toboggans pour traîner leur équipement et leurs provisions sur les sentiers de neige en hiver. La photo 4 montre les vestiges de l'un de ces

toboggans découverts lors de l'exploration d'un sentier longeant la rive sud du fleuve Churchill, aux environs de Muskrat Falls. Par ailleurs, pendant une grande partie de l'année et au moins jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le service postal de la côte du Labrador à l'Ungava se faisait grâce au traîneau tiré par des attelages de chiens, une invention qui témoigne du génie inuit.

Les deux extraits suivants, tirés de la tradition orale, soulignent l'originalité du mode de vie développé par les personnes métissées, autant que leur débrouillardise et leur ingéniosité face à diverses circonstances. Ainsi, dans un passage qu'elle consacre à sa sœur aînée Hanna alors mariée à un Canadien du nom de Mesnie Michelin, Lydia Campbell décrit certains éléments qui témoignent du métissage culturel :

Hannah, ma sœur aînée, elle a plus de 80 ans, et malgré tout, elle prend son fusil, sa hache et son sac à gibier et abat une ou deux perdrix blanches de temps en temps. J'ai connu la vieille femme se battant avec un carcajou, un animal fort, gros comme un chien de bonne taille, elle n'avait ni fusil ni hache, seulement un petit bâton solide, et malgré cela, elle l'a tué après une longue bataille [...] elle a élevé [seule] les jeunes enfants de sa première famille après que leur père soit mort ; [elle] leur a tous enseigné à lire et écrire durant les longues nuits d'hiver, et chassait avec eux durant la journée, attrapant une douzaine de renards et autant de martres. Elle emmenait les petits sur le traîneau, les tirant sur la neige et la glace jusqu'à une grande rivière, coupait la glace sur une épaisseur de trois pieds, attrapait deux ou trois cents truites, de grosses [truites], et les traînait ainsi que les enfants jusqu'à la maison peut-être la nuit venue ; de même, elle attrapait le saumon et les phoques en été [...] (Campbell 1893-1894 : 5-6)

D'autres descriptions contiennent des descriptions comparables (Goudie 1996). Certains passages de l'autobiographie de Millicent Blake Loder (1989), faisant référence aux demeures de son

enfance, nous éclairent aussi sur le mode de vie qu'elle a connu et que partageaient de nombreux Métis du Labrador central :

Il était nécessaire d'aller de place en place (transhumance saisonnière) pour profiter des saisons. Les Blake (et la famille de ma mère, les Oliver) vivaient du piégeage en hiver et de la pêche en été. Cela est encore pratiqué dans plusieurs communautés du Labrador. Les anciennes maisons avaient une charpente très simple ou bien c'étaient des habitations de bois rond à une ou deux pièces avec un porche [...] Les maisons étaient espacées d'un mille ou plus et



Photo 3
Piège à martre couramment utilisé par les Métis du Labrador. Dans cet exemple, le couvercle à bascule qui ferme normalement le dessus du piège est manquant
(Photo Yves Labrèche 1998 : CR 18)

servaient de camp de base pour le sentier de piégeage de chaque famille. À l'extérieur de chaque maison il y avait une plateforme surélevée où l'on conservait la viande et le poisson gelés, hors de portée des chiens et des autres animaux. Chaque famille avait des chiens de trait et un bateau pour le transport [...] À cette époque, les gens étaient très pauvres par rapport aux standards monétaires, mais ils vivaient dans une communauté qui assurait réconfort et partage, et ils étaient riches en termes d'unité familiale. Si quelqu'un tuait un phoque, personne n'allait avoir faim. Chacun à son tour, on prenait soin des malades, on se présentait pour sortir ou remettre à l'eau les bateaux ou encore aider à bâtir une maison [...] à chaque printemps nous manquions de beurre et nous utilisions alors du lard ou même parfois le gras des animaux sur notre pain. Le gras d'ours était vraiment très bon [...] (Blake Loder 1989 : 10-11, 13)

Même si le compte rendu de Loder se rapporte aux débuts du ^{xx}^e siècle, les pratiques et les croyances qu'elle évoque remontent sans doute au début du siècle précédent, et peut-être même davantage. Pour ce qui est du mouvement saisonnier, le changement de lieu d'habitation pour faciliter l'accès à certaines ressources commerciales ou de subsistance semble



Photo 4
Vestiges de toboggan partiellement enfouis découverts sur un sentier longeant la rive sud du fleuve Churchill, aux environs de Muskrat Falls. Il demeure difficile d'attribuer ces vestiges à un groupe culturel particulier puisque les Métis et les autochtones ont incorporé ce mode de transport qu'ils ont emprunté des Innus, les premiers habitants de l'arrière-pays
(Photo Yves Labrèche 1998 : CR 21)

dater d'avant l'implantation de la HBC en 1836. Ainsi, dans les journaux du poste de North West River en date du 16 octobre 1836, on note déjà :

William et John Mesher ainsi que leurs familles arrivent pour que nous leur fournissions de l'équipement. Ce sont des « Planters », le premier devant passer l'hiver à Goose Bay, au fond de la baie des Esquimaux, et l'autre un peu plus haut le long de la Grand River [Churchill], environ 8 milles au-delà de chez Groves (Thomas) [...] (HBC, NWR, 16 oct. 1836)

Cet exemple montre que les échanges commerciaux des *planters* avec d'autres groupes étaient soutenus et encouragés par la HBC.

Les coutumes territoriales des Métis à l'époque traditionnelle (avant 1941) représentent également une formule hybride ou de transition entre les modalités européennes et celles des autochtones. Ainsi, leur mode d'occupation territoriale relève en partie du nomadisme des Amérindiens ou du semi-nomadisme

des Inuits. Il incorpore un déplacement saisonnier entre la côte et l'intérieur, ce qui permet de participer à la pêche du printemps au début de l'été ou même à la chasse au phoque sur la côte alors qu'on hivernait généralement à l'intérieur des terres pour le piégeage. Pour ce qui est de la transmission des terres, comme nous l'avons vu, le fils benjamin héritait les droits d'utilisation des sentiers et des équipements ayant appartenu à son père.

En dépit de sa situation nordique, le Labrador est une terre où il est possible de pratiquer une horticulture limitée, notamment dans les zones abritées de l'arrière-pays. Cette tradition remonte d'ailleurs aux temps du monopole de la HBC. Dans son journal de 1873, le Dr Crowdy décrit les jardins entretenus à North West River autour des bâtiments de la HBC ainsi que les animaux domestiques :

À North West River, ils ont un bon jardin et ils disent qu'ils peuvent tout y faire pousser ; j'affirme avoir vu des pommes de terre, des choux et même des concombres. Ils ont également du bétail à cet endroit, de belles vaches et un vieux bœuf robuste en plus d'un cheval [...] (Crowdy 2001 : 71 ; voir aussi Stopp 2001 pour les essais d'horticulture de la HBC aux environs du poste de North West River vers la fin du XIX^e siècle, mais également sur la côte septentrionale du Labrador).

Bien que ces essais d'agriculture expérimentale aient été une initiative de la HBC, les Métis s'en inspirèrent et commencèrent à cultiver les pommes de terre et les navets pour consommation à l'échelle domestique. Mais en attendant le temps des récoltes, les Métis avaient appris à utiliser des plantes qui tenaient lieu de salades ou légumes :

Nous avons aussi l'habitude de manger les feuilles de saule au printemps. Elles ressemblent beaucoup aux légumes verts. Nous les mangions avec de la mélasse et ils appelaient cela des *akumiuks* [terme vraisemblablement inuit] ; c'est le seul nom que tous utilisaient dans le nord pour les désigner. (Goudie 1996 : 88)

En somme, les Métis ont adopté certaines des techniques, des connaissances et des formes adaptatives des Innus et des Européens, alors que d'autres traits témoignent d'une origine inuite. Comme nous le verrons à l'aide d'autres exemples qui relèvent davantage du domaine du langage et des idées, la mosaïque de traits qui résulte de ces choix symbolise désormais une tradition culturelle en devenir, unique et distincte.

Ainsi, les données linguistiques du Labrador méridional comprennent des éléments qui témoignent d'un métissage linguistique remontant au XVIII^e siècle :

un pidgin fait d'éléments inuit, français et probablement montagnais s'est développé, pour faciliter les rapports commerciaux [...] En 1764, (Jens) Haven est tout étonné lorsque les premiers Inuit qu'il rencontre [...] et à qui il s'adresse dans leur langue lui répondent « in broken French ». Dans son journal, il donne quelques exemples du pidgin qui a cours à cette époque : *kutta* (du français « couteau ») ; *memek* (« boire », de l'esquimau *imiq*, l'eau) [...] (Dorais 1980 : 168)

À compter de cette date, et tout au cours du régime britannique (1763-1949), ce sont les transferts inuit/anglais et anglais/inuit qui vont sans doute dominer, et un nouveau dialecte local semble avoir émergé, notamment en milieu côtier. C'est ainsi que lors de son retour de l'Ungava et lors d'un arrêt à Rigolet, le 8 octobre 1872, le père Arnaud observe ceci :

Jour de pluie et de mauvais temps. J'ai écrit aujourd'hui à M^{gr} Carfagnini, évêque de Havre-de-Grâce (Terre-Neuve), pour lui

rendre compte de ma mission de Ungava et des postes que j'ai visités depuis Rigolet jusqu'au poste de Chimo. Plusieurs des planteurs sont repartis malgré la pluie, après avoir reçu leurs avances. Quelques-uns s'en vont passer l'hiver dans le fond de la baie et les autres à l'entrée. Il y a environ une trentaine de familles esquimaudes ou métis-esquimaudes ici aux environs (de Rigolet). Tous ces gens vivent assez bien du produit de leur industrie. Les Esquimaux et les Métis affectent non seulement de ne pas parler esquimaux, mais encore de ne pas le comprendre. On les surprend parfois bavassant entre eux comme des pies et ils paraissent tout honteux d'eux-mêmes lorsqu'ils sont ainsi surpris en flagrant délit. Ils parlent tous anglais assez bien, cependant on s'aperçoit facilement à leur prononciation que cette langue n'est pas leur langue maternelle ; ils sont ordinairement bons, polis, hospitaliers, mais imbus contre notre sainte religion. (Tremblay 1977a : 49-50 ; transcription littérale/orthographe non corrigée).

Malgré les teintes sarcastiques, ses observations n'en demeurent pas moins intéressantes à plusieurs points de vue. Tout d'abord, il s'agit de la première occurrence du terme « Métis » dans tous les documents que nous avons examinés sur l'histoire du Labrador, terme qui n'est réapparu que récemment et sans accent (aigu), lorsque les communautés métisses choisirent de sortir de l'ombre, notamment dans le contexte de revendications territoriales et du droit à l'utilisation des ressources (Kennedy 1997). Dans cet extrait de son journal, le père Arnaud établit une certaine parenté culturelle et linguistique entre les Métis et les Inuits, celle-ci étant suffisamment marquée pour qu'un étranger la remarque. Arnaud était en effet d'origine française, mais a vécu et exercé surtout au Canada français. Par ailleurs, il demeure difficile de saisir, même en replaçant cette citation dans son contexte, s'il établit une différence entre les planteurs et les personnes métissées (les « Métis-Esquimaux »).

Autrement, les Métis ont également hérité d'un certain nombre de savoirs des Européens relativement à la construction de bateaux de même qu'à certaines techniques de pêche et de piégeage et, à un niveau sans doute un peu moins tangible, à la lecture et l'écriture. Or, dans ce cas, ces savoirs n'ont pas été transmis dans un contexte structuré comme chez les Européens. Même si des écoles existaient déjà sur la côte du Labrador, au nord grâce aux efforts des missionnaires moraves, et au sud sous l'égide des missions du Dr Grenfell, au Labrador central les premières écoles n'ouvrirent qu'au début du XX^e siècle. À North West River, ce sera en 1926, et à Mud Lake un peu plus tôt, soit en 1907, selon Goudie (1996 : 27), et dans ce dernier cas, ce sera surtout en vue d'accommoder les familles de colons venus travailler à l'industrie forestière naissante. Or, des témoins du XIX^e siècle révèlent que ce sont les parents métis qui prenaient la peine d'enseigner à leurs enfants la lecture et l'écriture. Entre eux, les Métis pouvaient parler la langue des Inuits du Labrador ou encore intégraient dans un anglais à l'accent local très coloré, certaines expressions qui pourraient le distinguer du parler des Terre-Neuviens (cf. Arnaud, dans Tremblay, *op. cit.*). Or toute cette question devrait faire l'objet d'une recherche approfondie. Pour l'instant, nous pouvons seulement inférer qu'au Labrador, s'il y eut, comme l'a suggéré Dorais (1980), naissance d'un « pidgin » composé d'un amalgame de mots empruntés aux langues autochtones et française ou d'un dialecte équivalent au Mitchif de l'Ouest canadien (Laverdure et Allard 1983), il eut tôt fait d'être « absorbé dans la sphère linguistique anglophone » en expansion sur tout le continent nord-américain, comme ce fut le cas d'autres variantes nordiques (Rousseau 2004 : 68).

Des éléments du folklore autochtone incorporés dans la culture des Métis représentent un aspect moins connu du métissage culturel, mais que l'on ne doit cependant pas négliger. Ainsi, les Métis du Labrador pratiquaient occasionnellement le *mukkoshan* (Goudie 1996 : 133), fête tenue par les Innus afin d'honorer le caribou et au cours de laquelle ils mangeaient de grandes quantités de viande et de gras de caribou (Henricksen 1973 : 35-39). Charest (2001) traduit cette notion par l'expression « des repas à tout manger ». Si certains éléments de la spiritualité des Métis semblent pouvoir se rattacher aux traditions amérindiennes, d'autres aspects de leur folklore rappellent des rites et pratiques inuits. Ainsi, chez les Inuits, la séparation rituelle entre les produits de la terre et ceux de la mer teintait la vie de tous les jours. Il ne fallait pas mélanger, au cours d'un même repas, la viande de phoque avec la viande de caribou. À certains moments de l'année, des tabous basés sur cette séparation forçaient les femmes à interrompre leurs activités. Par exemple, durant la chasse au phoque ou à la baleine, elles devaient cesser de coudre les vêtements en peau de caribou afin de ne pas offenser la déesse des mammifères marins (Soby 1969-1970). Or, cette même séparation semble exister chez les Métis du Labrador (Campbell 1893-1894 : 10). Au cours du même repas, si on devait manger à la fois des mets marins, et par exemple, de la viande de caribou, on devait au moins prendre une gorgée d'eau entre les deux. Moins strictes chez les Métis, ces règles traditionnelles auraient été transmises par les mères d'ascendance inuite.

BILAN PROVISOIRE ET NOUVELLES PISTES DE RECHERCHE

En conclusion, nous proposons des pistes de recherche pouvant être appliquées à d'autres régions où les minorités autochtones et métisses font face à des problèmes similaires d'assimilation qui pourraient également nécessiter la réalisation d'interventions d'urgence pour la sauvegarde de leur héritage linguistique et culturel. Réitérons tout d'abord la nécessité d'une approche interdisciplinaire pour rendre compte de l'histoire d'un peuple qui n'était pas totalement dépourvu d'écriture, mais qui vivait dans un milieu où les moyens limités permettaient difficilement de consigner par écrit les faits et gestes en vue de consolider les traditions au-delà de la mémoire individuelle et collective. Comme nous l'avons vu, un travail énorme a été réalisé depuis le milieu de années 1970 en ce qui a trait à l'enregistrement de la tradition orale des Métis (TD 1975-2006). Cette contribution est largement due aux efforts de personnes telles que Doris Saunders, Tim Borlase, Judy McGrawth, Joe Goudie et bien d'autres. À quelques exceptions près (Fitzhugh 1999), ces sources n'ont pas encore été largement exploitées par les chercheurs universitaires, non pas forcément en raison d'une négligence de la part des anthropologues, mais surtout parce que les données de la tradition orale ne sont pas encore considérées comme une source aussi fiable que les sources écrites, et ce particulièrement par les autorités gouvernementales lorsqu'il est question de régler par des moyens juridiques les dossiers litigieux relatifs aux revendications territoriales ou aux compensations financières à verser aux populations touchées par les impacts environnementaux.

Le professeur Von Gernet (1996) a examiné la tradition orale en rapport avec l'interprétation des traités avec les autochtones. Il a souligné la difficulté d'interprétation que posent ces documents et il présente des cas où la cour a rejeté

des revendications sous prétexte que ces causes dépendaient largement de sources orales. À notre point de vue, il s'agit de sources indispensables, particulièrement dans les régions demeurées relativement isolées jusqu'à une époque très récente et où les autres sources, mis à part les rapports archéologiques qui ne peuvent procurer qu'une vision très fragmentaire du passé, sont limitées par la vision externe des voyageurs dont les rapports et comptes rendus sont souvent disparates ou teintés de valeurs et de préjugés propres à leur époque respective. En somme, au terme de ce survol basé principalement sur un examen des sources écrites existantes, nous entendons poursuivre d'autres enquêtes ethnographiques visant, entre autres, à caractériser le mode de transmission de l'identité métisse au Labrador central, non seulement d'après la mémoire des informateurs à propos des générations passées, mais également dans la société vivante, contemporaine que nous connaissons encore trop peu. En terminant, nous réitérons l'importance de préserver et d'incorporer les données de la tradition orale dans tout essai de reconstruction historique portant sur les Métis et les Autochtones du Labrador et des autres régions nordiques.

Notes

1. Cet article présente une brève synthèse du travail de collaboration des deux auteurs à partir de recherches ethnohistoriques réalisées en 2004 pour la firme autochtone Minaskuat Limited Partnership (Goose Bay, Labrador). Yves Labrèche a entrepris en 2006 une nouvelle phase de recherche qui comprend des entrevues ethnographiques au Labrador central utilisant un protocole développé par le professeur Denis Gagnon (Collège universitaire de Saint-Boniface) dans le contexte des travaux de la Chaire de recherche du Canada sur l'identité métisse. Nous remercions toutes les personnes et organismes qui ont rendu possible cette synthèse ainsi qu'Étienne Rivard, Louis-Pascal Rousseau et les évaluateurs anonymes qui ont lu les versions antérieures de cet article et offert leurs commentaires et suggestions.
2. Pour la partie septentrionale du Labrador côtier, entre Rigolet et Nain, on peut consulter Ames (1977), Ben-Dor (1966), Brody (1977), Kennedy (1982), Kleivan (1966), Paine (1971 et 1985) et Richling (1979). Pour la partie méridionale du Labrador côtier, de Cartwright à Fox Harbour (St. Lewis), on peut lire Jackson (1982), Kennedy (1995 et 1996), et plus récemment, Hanrahan (2000 et 2001). Enfin, le Labrador central a fait l'objet de trois études principales : Plaice (1990 et 1996) et Zimmerly (1975).
3. Nous avons également puisé dans des sources primaires diversifiées : Archives de la Hudson's Bay Company (HBC 1836-1893, extraits choisis seulement), la collection monumentale de documents rassemblés autour du règlement de la dispute relative à la frontière du Québec et du Labrador (Privy Council 1927), les rapports de médecins, dont Crowdy (2001) qui a visité le Labrador en 1873 et Grenfell *et al.* (1913); les comptes rendus de missionnaires ayant séjourné dans la région d'étude ou dans les secteurs côtiers adjacents : Arnaud (en 1872 et 1873 (Tremblay 1977a), Babel entre 1866 et 1868 (Tremblay 1977b), Elsner (1857), Hickson (1825), *Moravian Periodical Accounts* (MPA 1820-1900, extraits choisis seulement, les MPA débutant vers 1780 et persistant jusqu'au cours des années 1960), Young (1916 et 1931); les journaux d'explorateurs, commerçants et aventuriers : pour la période du régime français, Louis Jolliet (1694, cf. Delanglez 1950) et L. Fornel (1743, cf. Roy 1940 et 1942 et Privy Council 1927 : 3280-3303) et pour le régime anglais, Cartwright (1980) ; cf. Townsend (1911). Enfin, des thèses et rapports inédits regroupant les résultats de travaux d'ethnographie, d'archéologie et d'ethnohistoire du Labrador ont été consultés (IEDE/JW 2000 ; JW/IELP 2001 ; Kaplan 1983 ; Loring 1992 ; Loring *et al.* 2000).

4. Voir Armitage (1990), Henricksen (1973), Mailhot (1993) et Tanner (1977) dont les travaux portent sur les Innus ; Brice-Bennett (1977), Taylor (1969, 1974, 1979 et 1984) pour le domaine inuit. Dans quelques périodiques se trouvent d'occasionnelles références aux Métis du Labrador : *Newfoundland Studies* (NS 1990-2003) et *Études/Inuit/Studies* (1977-2005) ; le périodique *Them Days* (1975-2006), consacré aux groupes autochtones et métissés du Labrador comprend de nombreux articles s'appuyant largement sur la tradition orale que les éditeurs contribuent à préserver depuis 1975 (voir p. ex. les témoignages sur le piégeage in TD 1975 vol. 1 [1], 1976 vol. 2 [1] et 1979 vol. 4 [3]).
 5. Cette base fut construite par les Américains en 1941 et demeure malencontreusement célèbre pour les vols à basse altitude qui continuèrent de se pratiquer jusqu'à tout récemment, malgré les conséquences sur l'environnement et la qualité de vie des habitants de la région (Armitage et Kennedy 1989).
 6. Selon cette source, les effectifs de Sheshatshit et de Mud Lake sont regroupés sous la subdivision C (territoire non organisé) de la division 10 qui compte un total de 1 134 habitants en 2001 ; or présentement la population de Mud Lake ne dépasse pas 70 habitants et Sheshatshiu compterait maintenant 1 250 habitants ; Happy Valley-Goose Bay 8 500 habitants et North West River environ 600 habitants (Labrador School Board 2006).
 7. Ainsi, le total de la population en 1841, basé sur l'estimé raisonnablement fiable de W.H.A Davis, un employé de la HBC, inclut 48 Innus (Zimmerly 1975 : 68), mais celui de 1857 ne tient pas compte de ce groupe ; or les Indiens comptaient environ 100 individus en 1846 selon les données de la HBC tirées de Privy Council (1927) citées ci-dessus. Les données de 1869 comprennent les Innus et les « half-breeds » esquimaux et montagnais ; celles de 1874 excluent probablement les Innus mais tiennent probablement compte des Inuits. Selon le « Deputy Colonial Secretary » Arthur Mews, la population d'Hamilton Inlet totalisait 493 habitants en 1884 ; ces données n'incluent probablement pas les Innus mais elles tiennent compte des 66 Inuits des environs de Rigolet (Privy Council 1927, vol. 4 : 162). Enfin, les données de 1891 ne tiennent pas compte du nombre d'Innus qui atteignait approximativement 125 individus en 1895. Les données examinées portent ainsi à penser que ce n'est qu'à compter de 1901 que tous les groupes ethniques vivant dans la région sont pris en considération.
 8. Est-il besoin de rappeler que les termes « eskimo » en anglais ou « esquimau » en français apparaissent généralement dans les textes relatifs au domaine inuit jusqu'au milieu des années 1970 ? Le changement d'usage s'est produit après que les Inuits eurent insisté pour que le terme « Inuit » qu'ils utilisent pour s'identifier remplace les vieux termes imposés par les autres ethnies ? Voir Mailhot, Simard et Vincent (1980) pour une discussion au sujet de l'origine et des divers emplois du terme « esquimau » à partir du XVII^e siècle.
 9. Notons qu'il y a plusieurs façons de définir le territoire ainsi qu'une grande variation dans le mode d'appropriation des terres selon le groupe ethnique. Le mode d'appropriation moins « étroit » chez les peuples nomades qui vivent plus dispersés n'exclut pas pour autant l'attachement au territoire et les émotions liées aux expériences vécues en des points précis du territoire (Rivard 2002).
 10. À compter de 1904 et pour environ dix ans, l'exploitation forestière se poursuit à Mud Lake et aux environs du bassin Carter (aux environs de Happy Valley-Goose Bay) ; l'intensité des opérations est telle qu'en 1912, on doit construire un hôpital à Mud Lake (Zimmerly, dans Goudie 1996 : xii-xiv).
- ARMITAGE, Peter, 1990 : *Land Use and Occupancy Among the Innu of Utshimassit and Sheshatshit*. Rapport présenté à la Innu Nation, Sheshatshit et Uthsimassit, Nitassinan (Labrador-Québec).
- ARMITAGE, P., et J. KENNEDY, 1989 : « Redbaiting and racism on our frontier: military expansion in Labrador and Quebec ». *Canadian Review of Sociology and Anthropology* 26(5): 798-817.
- AUGER, F., et N. CLERMONT, 1980 : « Les Inuit du Labrador méridional : une brève analyse morphologique », in C. A. Martijn et N. Clermont (dir.), *Dossier : Les Inuit du Québec-Labrador méridional*. *Études/Inuit/Studies* 4 (1-2) : 175-181.
- BAIKIE, Leslie D., 1989 : *Up and Down the Bay: The Baikie Family of Esquimaux Bay*. Collection of historic documents dealing historic Lake Melville, Halifax. Document non paginé, inédit. (Disponible au CNS, QE II Library, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL).
- BAIKIE, Margaret, 1976 : « Labrador Memories: Reflections at Mulligan ». *Them Days*, Happy Valley, Labrador.
- BEN-DOR, Shmuel, 1966 : *Makkovik: Eskimos and Settlers in a Labrador Community: A Contrastive Study in Adaptation*. ISER, Newfoundland Social and Economic Studies n° 4, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- BLAKE LODER, Millicent, 1989 : *Daughter of Labrador*. Harry Cuff, St. John's, NL.
- BLAKE RUDKOWSKI, C., 2006 : « Wanted: visionaries ». *Downhome Magazine* (January) : 120-121.
- BORLASE, Tim, 1994 : *The Labrador Settlers, Metis and Kablun'angajuit*. Labrador East Integrated School Board, Happy Valley-Goose Bay, NL.
- BOUCHARD, Russel, 2005 : *La Communauté métisse de Chicoutimi : fondements historiques et culturels*. Chik8timitch, Saguenay.
- BRICE-BENNETT, C. (dir.), 1977 : *Our Footprints are Everywhere. Inuit Land Use Occupancy in Labrador*. Labrador Inuit Association, Nain, Labrador.
- BRODY, Hugh, 1977 : « Permanence and change among the Inuit and Settlers of Labrador », in C. Brice-Bennett (dir.). *Our Footprints are Everywhere. Inuit Land Use and Occupancy in Labrador* : 311-347. Labrador Inuit Association, Nain, Labrador.
- BUDGELL, Anne, 1995 : « The Labrador Trapper's Tilt ». *Newfoundland Studies* 11(1) : 13-30.
- BUMSTED, J. M., 2005 : *Louis Riel c. Canada : les années rebelles*. Éditions des Plaines, Winnipeg.
- CAMPBELL, L., 1893-1894 : « Sketches of Labrador Life ». (Reproduit dans *Them Days* 1980).
- CARTWRIGHT, G., 1980 [1792] : *A Journal of Transactions and Events during a Residence of Nearly Sixteen Years on the Coast of Labrador*, I-III. Édition facsimilé. Allin and Ridge, Newark.
- CHAREST, Paul, 1998 : « Les Inuit du Labrador Canadien au milieu du siècle dernier et leurs descendants de la Basse-Côte-Nord ». *Études/Inuit/Studies* 22(1): 5-35.
- , 2001 : « Les Montagnais ou Innus », in G. Duhaime (dir.). *Atlas historique du Québec. Le Nord: Habitants et mutations* : 37-51. Les Presses de l'Université Laval et Groupe d'études inuit et circumpolaires, Sainte-Foy.
- CLAPIER-VALLADON, Simone, et Pierre MANNONI, 1991 : « Psychosociologie des relations interculturelles », in Jean Poirier (dir.), *Histoire des mœurs, III Thèmes et systèmes culturels* : 541-597. Encyclopédie de la Pléiade, NRF, Gallimard.
- CLERMONT, Norman, 1980 : « Les Inuit du Labrador méridional avant Cartwright », in C. A. Martijn et N. Clermont (dir.), *Dossier : Les Inuit du Québec-Labrador méridional*. *Études/Inuit/Studies* 4 (1-2) : 147-166.
- COTTER, Stuart, 1922 : *Letter to Sir Patrick McGrath, 10 April 1922*. Provincial Archives of Newfoundland and Labrador, MG-8, Box 15, File 1. St. John's, NL.

Ouvrages cités

AMES, R., 1977 : « Land Use in the Rigolet Region », in C. Brice-Bennett (dir.), *Our Footprints are Everywhere. Inuit Land Use and Occupancy in Labrador* : 279-308. Labrador Inuit Association, Nain, Labrador.

- CROWDY, Joseph, 2001 : « The 1873 Labrador Diary of Frederic Hamilton Crowdy ». *Newfoundland Studies* 17(1) : 32-90.
- DELANGLEZ, Jean, 1950 : *Louis Jolliet : vie et voyages (1645-1700)*. Institut d'histoire de l'Amérique française, Montréal.
- DORAIS, L.-J., 1980 : « Les Inuit du Labrador méridional : données linguistiques », in C. A. Martijn et N. Clermont (dir.), *Dossier : Les Inuit du Québec-Labrador méridional. Études/Inuit/Studies* 4(1-2) : 167-174.
- EIS, 1977-2005 : *Études/Inuit/Studies*. Périodique. Université Laval, Québec.
- ELSNER, August Ferdinand, 1857 : « Report of a Journey from Hopedale to Northwest River, Esquimaux Bay, in April 1857 ». *Moravian Periodical Accounts*, vol. 22, 1856-1858 : 441-451.
- ENL, 1984, 1991, 1993 : *Encyclopedia of Newfoundland and Labrador*. Newfoundland Book Publishers (1967) Ltd (vol. 1 et 2); Harry Cuff Publications Limited (vol. 3 à 5), St. John's, NL.
- FEILD, E., 1849 : « A Visit to Labrador ». *Church in the Colonies*, n° 19. Society for the Propagation of the Gospel, London.
- FITZHUGH, William, 1972 : *Environmental Archaeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador*. Smithsonian Contributions to Anthropology 16, Washington, D.C.
- , 1977 : « Inuit Settlement History in Labrador: An Archaeological View », in C. Brice-Bennett (dir.), *Our Footprints are Everywhere. Inuit Land Use and Occupancy in Labrador* : 1-41. Labrador Inuit Association, Nain, Labrador.
- , 1994 : « Staffe Island-1 and the Northern Labrador Dorset-Thule Succession », in D. Morrison et J.-L. Pilon (dir.), *Threads of Arctic Prehistory: Papers in Honour of William E. Taylor Jr.* : 239-268. Archaeological Survey of Canada, Mercury Series Paper 149, Canadian Museum of Civilization, Gatineau, QC.
- FITZHUGH, Lynne, 1999 : *The Labradorians*. Breakwater, St. John's, NL.
- FORNEL, L., 1927 [1743] : « Narrative of voyage by Sieur Louis Fornel to Baye des Esquimaux, 16 May to 27 Aug. 1743 », in Privy Council (Great Britain) Judicial Committee, *In the matter of the boundary between the Dominion of Canada and the Colony Newfoundland in the Labrador Peninsula, between the Dominion of Canada of the One Part and the Colony of Newfoundland of the Other*, 1927, vol. 7, doc. 1277 : 3280-3303.
- GAGNON, Denis, 2006 : « Le métissage et les Métis : exploration de l'interface entre la notion et la nation », in D. Laporte (dir.), *L'Autre en mémoire* : 313-328. Presses de l'Université Laval, Québec.
- GENDRON, G., 1982a : « L'Alliance laurentienne des Métis et Indiens sans statut, inc. : entrevue avec Fernand Chalifoux, président ». *Recherches amérindiennes au Québec* XII(2) : 115-118.
- , 1982b : « L'Association des Métis et Indiens sans statut du Québec : entrevue avec Paul Paradis, président ». *Recherches amérindiennes au Québec* XII(2) : 119-120.
- GILL, F. B. (dir.), 1972 : *The Labrador Parson: Journal of the Rev. Henry Gordon, 1915-25*. Provincial Archives of Newfoundland and Labrador, St. John's, NL.
- GOUDIE, Elizabeth, 1996 [1973] : *Woman of Labrador*. Nimbus Publishing Limited, Halifax.
- GRENFELL, Wilfred T. et al., 1913 [1909] : *Labrador: the Country and the People*. The Macmillan Company, New York.
- HANRAHAN, Maura, 2000 : « Industrialization and the Politicization of Health in Labrador Métis Society ». *The Canadian Journal of Native Studies* XX(2) : 231-250.
- , 2001 : « Salmon at the Centre: Ritual, Identity, and the Negotiation of Life Space in Labrador Métis Society », in Darrin McGrath (dir.), *From Red Ochre to Black Gold* : 146-165. Flanker Press, St. John's, NL.
- HAVARD, Gilles, 2003 : *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*. Septentrion, Sillery, et Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris.
- HBC (Hudson's Bay Company), 1836-1893 : *Extraits choisis. Postes de Cartwright, North West River et Rigolet*. HBC Archives, Provincial Archives of Manitoba, Winnipeg.
- HENRIKSEN, G., 1973 [1989] : *Hunters in the Barrens. The Naskapi on the Edge of the White Man's World*. ISER, Newfoundland Social and Economic Studies No. 12, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- HICKSON, Thomas, 1825 : « Missions in the British American Colonies. Newfoundland District. Extracts from Mr. T. Hickson's Journal re visit along Labrador coast, Handy Harbour to Domino ». *Wesleyan-Methodist*, Jan. 1825, 4, series 3 : 58-62, 136-38, 206-207.
- IEDE/JW (IED Enterprises Inc. and Jacques Whitford), 2000 : *Churchill River Power Project. 1998 Environmental Studies. Historic Resources Overview Assessment, Labrador Component*. Rapport final présenté dans le cadre du Labrador Hydro Project, St. John's, NL.
- JACKSON, Lawrence, 1982 : *Bounty of a Barren Coast: Resource Harvest and Settlement in Southern Labrador*. Phase One. Offshore Biological Studies. Rapport publié par le Labrador Institute of Northern Studies, Memorial University of Newfoundland pour Petro Canada Explorations Ltd., Calgary, AB.
- JORDAN, Richard, 1977 : « Inuit Occupation of the Labrador Coast since 1600 AD », in C. Brice Bennett (dir.), *Our Footprints are Everywhere. Inuit Land Use and Occupancy in Labrador* : 43-48. Labrador Inuit Association, Nain, Labrador.
- JW/IELP (Jacques Whitford and Innu Environmental Limited Partnership), 2001 : *Churchill River Power Project 1999 Environmental Studies. Historic Resources (Labrador Study)*. Rapport présenté à la Newfoundland and Labrador Hydro, St. John's, NL.
- KAPLAN, Susan, 1983 : *Economic and Social Change in Labrador-Eskimo Culture*. Ph.D. dissertation, Bryn Mawr College, PA.
- KENNEDY, John C., 1981 : « Productivité différentielle de la pêche à Makkovik ». *Anthropologie et Sociétés* 5(1) : 87-96.
- , 1982 : *Holding the Line. Ethnic Boundaries in a Northern Labrador Community*. ISER, Social and Economic Studies n° 27, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- , 1995 : *People of the Bays and Headlands: Anthropological History and the Fate of Communities in the Unknown Labrador*. Toronto University Press, Toronto.
- , 1996 : *Labrador Village*. Waveland Press, Prospect Heights, Illinois.
- , 1997 : « Labrador Metis Ethnogenesis ». *Ethnos* 3-4 : 5-23.
- KLEIVAN, H., 1966 : *The Eskimos of Northeast Labrador: A History of Eskimo-White Relations 1771-1955*. Norsk Polarinstitut, Oslo.
- KLINBERG, Otto, 1991 : « Les relations entre groupes ethniques », in Jean Poirier (dir.), *Histoire des mœurs, III Thèmes et systèmes culturels* : 301-346. Encyclopédie de la Pléiade, NRF, Editions Gallimard, Paris.
- LABRADOR SCHOOL BOARD, 2006 : *Schools & Communities. Community profiles: Happy Valley-Goose Bay, Mud Lake, North West River, Sheshatshiu*. <<http://www.lsb.ca/schoolcommunities/schoolscommunities.htm>>, (consulté le 20 juin 2006).
- LABRÈCHE, Yves, 2003 : « Habitations, camps et territoires des Inuit de la région de Kangisujuaq-Salluit, Nunavik ». *Études/Inuit/Studies* 27(1-2) : 155-190.
- LABRÈCHE, Y., F. SCHWARZ et B. HOOD, 1997 : *Historic Resources, Voisey's Bay 1996 Environmental Baseline Technical Data Report*. Rapport préparé pour Voisey's Bay Nickel Company Limited, St. John's, NL.
- LAPLANTINE, François, et Alexis NOUSS, 1997 : *Le Métissage : un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*. Flammarion, Paris.
- LAVERDURE, Patline, et Ida Rose ALLARD, 1983 : *The Michif Dictionary – Turtle Mountain Chippewa Cree*. Ed. J. C. Crawford. Pemmican Publications Inc., Winnipeg.

- LORING, Stephen, 1992 : *Princes and Princesses of Ragged Fame: Innu Archaeology and Ethnohistory in Labrador*. Ph.D. Dissertation, University of Massachusetts, MA.
- LORING, Stephen, M. T. McCaffrey, P. Armitage et Daniel Ashini, 2000 : « The Archaeology and Ethnohistory of a Drowned Land: Innu Nation Research along the Former Michikamats Lake Shore in Nitassinan (Interior Labrador) ». *Archaeology of Eastern North America* 31 : 45-72.
- MacGREGOR, W. 1909 : *Reports of Official Visits to Labrador, 1905 and 1908*. Provincial Archives of Newfoundland and Labrador, St. John's, NL.
- MAILHOT, José, 1993 : *Au Pays des Innus : les gens de Sheshatshit*. Coll. Signes des Amériques, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- MAILHOT, J., J.-P. Simard et S. Vincent, 1980 : « On est toujours l'Esquimaux de quelqu'un », in C. A. Martijn et N. Clermont (dir.), *Dossier : Les Inuit du Québec-Labrador méridional*. *Études/Inuit/Studies* 4(1-2) : 59-76.
- MARTIN, T., 2001 : « Compte rendu du livre de Marcien Ferland (2000) : *Au temps de la Prairie. L'histoire des Métis de l'Ouest canadien racontée par Auguste Vermette, neveu de Louis Riel* ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXXI(2) : 113-115.
- MARTIN, T., et B. Capitaine, 2005 : « Comment flirter avec la modernité pour conforter son identité : projet éducatif d'une communauté métisse au Manitoba ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXXV(3) : 49-58.
- MONTPETIT, C., 1993 : « Les autochtones d'origine algonquienne à Val-d'Or : des migrants ou des citoyens ? » *Recherches amérindiennes au Québec* XXIII (2-3) : 119-130.
- MPA (Moravian Periodical Accounts), 1820-1900 : *Periodical Accounts relating to the Moravian Missions*. Extraits choisis. Society for the Furtherance of the Gospel, London.
- NEWFOUNDLAND, 1876 : *Census and Return of the Population of Newfoundland and Labrador, 1874*. J.C. Withers, Queen's Printer, St. John's, NL.
- NS, 1990-2003 : *Newfoundland Studies*. Périodique. St. John's, NL.
- PAINE, Robert (dir.), 1971 : *Patrons and Brokers in the East Arctic*. ISER, Social and Economic Papers n° 2, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- , 1985 [1977] : *The White Arctic ; Case Studies from the Labrador Coast*. ISER, Social and Economic Papers n° 7, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- PAO (Provincial Archaeology Office), 2003 : *Site Record Forms and Database*. Department of Tourism, Culture and Recreation, St. John's, NL.
- PETERSON, Jacqueline, et Jennifer S.H. Brown 1985 : *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*. University of Manitoba Press, Winnipeg, MB.
- PLAICE, Evelyn, 1990 : *Native Game*. ISER, Newfoundland Social and Economic Studies 40, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- , 1996 : *Land and Lives in Central Labrador*. Ph.D. Dissertation, University of Manchester. CNS, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- PRIVY COUNCIL, 1927 : *In the Matter of the Boundary Between the Dominion of Canada and the Colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula*. 12 volumes. W. Clowes & Sons, London, UK.
- RAQ, 1971-2005 : *Recherches amérindiennes au Québec*. Périodique, Montréal.
- RAY, A.J., 1988 : « The Hudson's Bay Company and Native People », in Washburn W.E. (dir.) *Handbook of North American Indians*. Vol. 4, *History of Indian-White Relations* : 335-350. Smithsonian Institution, Washington, D.C.
- RICHLING, Barnett, 1979 : *Hard Times them Times: An Interpretative Ethnohistory of Inuit and Settlers in the Hopedale District of Northern Labrador, 1752-1977*. Ph.D. dissertation, McGill University, Montréal, QC.
- RIVARD, Étienne, 2002 : « Territorialité métisse et cartographie du Nord-Ouest canadien au XIX^e siècle : exploration cartographique et toponymique ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 14(1-2) : 7-32.
- ROUSSEAU, Louis-Pascal, 2004 : « Quand le français s'hybride aux langues amérindiennes : le cas du Michif des Territoires du Nord-Ouest du Canada ». *Études canadiennes/Canadian Studies* 30(56) : 61-71.
- , 2006 : « Les études sur l'ethnogenèse au Canada. Enjeux et horizons de recherche pour le Québec ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXXVI(1) : 49-57.
- ROY, P. G., 1940 : *Inventaires de pièces sur la côte du Labrador conservées aux Archives de la Province de Québec*. Vol. I. Archives nationales du Québec, Montréal.
- , 1942 : *Inventaire de pièces sur la côte du Labrador, conservées aux Archives de la Province de Québec*. Vol. II. Archives Nationales du Québec, Montréal, QC.
- SARRAZIN, M., 1982 : « Métis d'Oka condamnés à l'exode ». *Recherches amérindiennes au Québec* XII(2) : 121-122.
- SCHLEDERMANN, Peter, 1971 : *The Thule Tradition of Northern Labrador*. M.A. thesis, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.
- SEALEY, D. Bruce, et Antoine Lussier, 1975 : *The Métis: Canada's Forgotten People*. Manitoba Métis Federation, Winnipeg.
- SMITH, Shirleen, 1993 : « Des alliances 'fondatrices' à la souveraineté autochtone : un bilan des négociations sur les revendications des Dénés et des Métis des Territoires du Nord-Ouest ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXIII(1) : 17-34.
- SØBY, R. M., 1969-1970 : « The Eskimo Animal Cult ». *Folk* 11-12 : 43-78.
- STATISTIQUE CANADA, 2006 : *Profils des communautés de 2001 : Happy-Valley-Goose Bay, North West River et Division No. 10, Subdivision C, Terre-Neuve-et-Labrador*. <<http://www12.statcan.ca/1/english/profil01/CP01/Index.cfm?Lang=F>>, (site consulté le 15 juin 2006).
- STOPP, Marianne, 2001 : « Lettuce and Labrador ». *The Beaver* 81(2) : 27-30.
- , 2002a : *Land use interviews in Happy Valley-Goose Bay, Mud Lake, Cartwright, and Paradise*. Document préparé dans le cadre du projet Historic Resources Research Component, Phase III, Trans Labrador Highway. Rapport inédit, Provincial Archaeology Office, St. John's, NL.
- , 2002b : « Reconsidering Inuit presence in Southern Labrador ». *Études/Inuit/Studies* 25(2) : 71-106.
- STORY G., J. Kirwin, et J. Widdowson (dir.) 1990 [1982] : *Dictionary of Newfoundland English*. University of Toronto Press, Toronto.
- TANNER, Adrian, 1977 : *Land Use and Occupancy among the Indians of North West River, Labrador*. Report on file, Centre for Newfoundland Studies, Memorial University, St. John's, NL.
- TANNER, Vaino, 1944 : « Outlines of the Geography, Life and Customs of Newfoundland-Labrador ». 2 volumes. *Acta Geographica* 8(1).
- TAYLOR, J. Garth, 1969 : « William Turner's Journeys to the Caribou Country with the Labrador Eskimos in 1780 ». *Ethnohistory* 16(2) : 141-164.
- , 1974 : *Labrador Eskimo Settlements of the Early Contact Period*. Museum of Man, Ottawa.
- , 1979 : « Indian-Inuit Relations in Eastern Labrador, 1600-1976 ». *Arctic Anthropology* 16(2) : 49-58.
- , 1984 : « Historical Ethnography of the Labrador Coast », in D. Damas (dir.), *Handbook of North American Indians*. Vol. 5, *Arctic* : 508-521. Smithsonian Institution, Washington, D.C.

TD, 1975-2006 : *Them Days*. Périodique. Happy Valley-Goose Bay, NL.

THORNE, Tanis C., 2001 : « Breeds Are Not a Tribe: Mixed-Bloods and Métissage on the Lower Missouri », in L. J. Barkwell, L. Dorion et D. R. Préfontaine (dir.), *Métis Legacy: A Metis Historiography and Annotated Bibliography* : 93-98. Pemmican Publications Inc., Winnipeg.

TOWNSEND, Charles (dir.), 1911 : *Captain Cartwright and His Journal*. Dana Estes & Company Publishers, Boston, MA.

TREMBLAY, Hughette, 1977a : *Journal des voyages de Charles Arnaud 1872-1873*. Recherche et transcription. Presses de l'Université du Québec, Montréal.

—, 1977b : *Journal des voyages de Louis Babel 1866-1868*. Recherche et transcription. Presses de l'Université du Québec, Montréal.

TRUDEL, François, 1978 : *The Inuit of Southern Labrador and the Development of French Sedentary Fisheries (1700-1766)*. National Museum of Man, Mercury Series, Canadian Ethnology Service, Paper n° 40, Ottawa.

—, 1980 les Inuit au Labrador méridional, 1660-1760 », in C.A. Martijn et N. Clermont (dir.) *Dossier : Les Inuit du Québec-Labrador méridional*. *Études/Inuit/Studies* 4(1-2) : 135-145.

—, 2001 : « Autochtones et traite des fourrures dans la péninsule du Québec Labrador », in G. Duhaime (dir.), *Atlas historique du*

Québec. Le Nord: Habitants et mutations : 125-153. Presses de l'Université Laval et Groupe d'études inuit et circumpolaires, Sainte-Foy.

TURGEON, Laurier, 2003 : *Patrimoines métissés : contextes coloniaux et postcoloniaux*. Maison des Sciences de l'homme, Paris, et Presses de l'Université Laval, Québec.

TURNER, Lucien, 1979 [1894] : *Inuit et Nenemot de l'Ungava*. Desclez Éditeur, Westmount.

VON GERNET, Alexander, 1996 : *Oral Narratives and Aboriginal Pasts: An Interdisciplinary Review of the Literature on Oral Traditions and Oral Histories*. Rapport, Department of Indian Affairs and Northern Development, Ottawa.

WHITE, James, 1926 : *Forts and Trading Posts in Labrador Peninsula and Adjoining Territory*. F.A. Acland, Ottawa.

YOUNG, Arminius, 1916 : *A Methodist Missionary in Labrador*. S. Messrs. and A. Young, Toronto.

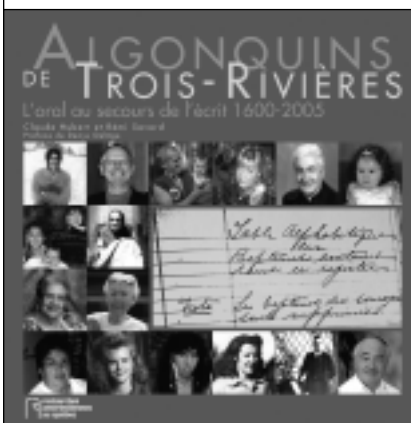
—, 1931 : *One hundred Years of Mission Work in the Wilds of Labrador*. Arthur H. Stockwill Ltd, London, ON.

ZIMMERLY, David, 1975 : *Cain's Land Revisited. Culture Change in Central Labrador, 1775-1972*. ISER, Newfoundland Social and Economic Studies n° 16, Memorial University of Newfoundland, St. John's, NL.

Algonquins de Trois-Rivières L'oral au secours de l'écrit, 1600-2005

CLAUDE HUBERT ET RÉMI SAVARD

PRÉFACE DE DENYS DELÂGE



Cette recherche nous apporte les preuves que les Algonquins de l'actuelle région de Trois-Rivières sont les descendants de ceux que les Français rencontraient, au XVII^e siècle, à l'embouchure du Saint-Maurice, leur lieu de rassemblement annuel. Elle révèle la persistance, malgré les politiques d'assimilation et de marginalisation, d'une communauté forte de sa culture et de sa mémoire. En conjuguant sources écrites et sources orales, les auteurs parviennent à soulever le voile tiré, souvent volontairement, sur l'histoire de ces Algonquins et, du même coup, sur celle du Québec.

Ce livre « ... traite, pour la première fois d'autochtones qui ne sont pas reconnus comme étant des Indiens au sens de la loi, malgré toutes leurs tentatives, et qui n'habitent pas dans une réserve. Or, il existe une croyance au Québec à l'effet que les autochtones ne vivent que dans les réserves et qu'il n'y a pas de métis. Ces deux phénomènes

seraient réservés à l'Ouest. Il nous apparaissait vital de rendre les faits publics, non seulement pour les Algonquins, mais pour l'histoire du Québec ». (Sylvie Vincent citée par Madame Estelle Zehler dans *Le Devoir*, 3 et 4 juin 2006 : G5)

ISBN : 2-920366-33-6

163 pages. Collection « Signes des Amériques », n° 14

25 \$ (TPS incluse, ajoutez 5 \$ de frais de port au Canada, 8 \$ à l'étranger)

Faites parvenir votre commande accompagnée d'un chèque à :

Recherches amérindiennes au Québec

6742, rue Saint-Denis, Montréal, Québec, Canada H2S 2S2

reamqu@globetrotter.net

Consultez notre site

www.recherches-amerindiennes.qc.ca